

PATRICE DE PLUNKETT



*Les Romans  
du Mont  
Saint-Michel*



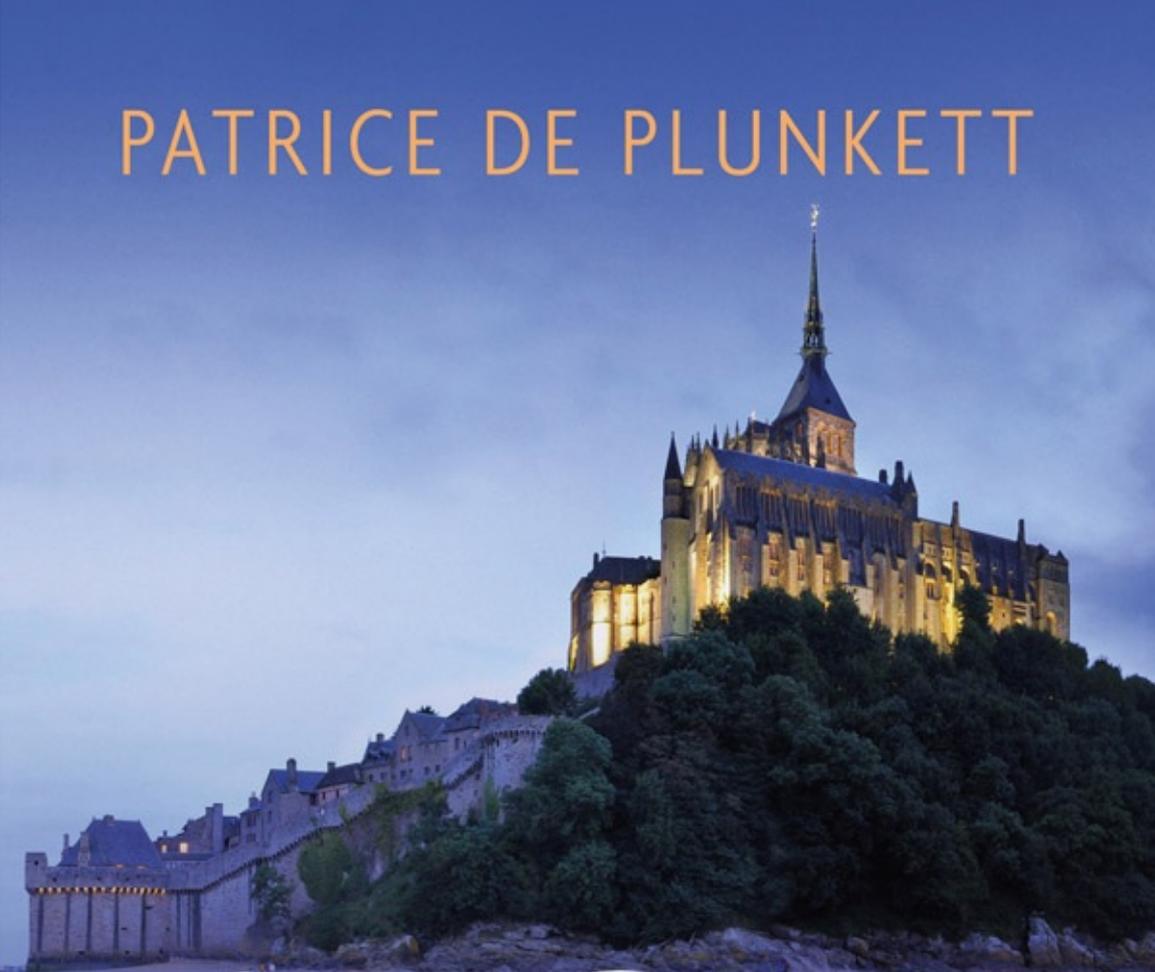
éditions du

**ROCHER**

/ VLADIMIR FÉDOROVSKI

présente *Le roman des lieux et destins magiques*

PATRICE DE PLUNKETT



*Les Romans  
du Mont  
Saint-Michel*



éditions du

**ROCHER**

/ VLADIMIR FÉDOROVSKI

présente *Le roman des lieux et destins magiques*

LES ROMANS DU MONT SAINT-

MICHEL

**DU MÊME AUTEUR**

*La Culture en veston rose*, La Table Ronde, 1982.

*Ça donne envie de faire la révolution*, Plon, 1998.

*Quelle spiritualité pour le XXI<sup>e</sup> siècle ?*, Éditions N° 1, 1998.

*L'Évangile face aux médias*, Edifa, 2000.

*Benoît XVI et le plan de Dieu*, Presses de la Renaissance, 2005.

*L'Opus Dei, enquête sur le monstre*, Presses de la Renaissance, 2006.

*Nous sommes des animaux mais on n'est pas des bêtes*, Presses de la Renaissance, 2007.

*L'Écologie, de la Bible à nos jours*, L'Œuvre, 2008.

*Les Évangéliques à la conquête du monde*, Perrin, 2009.

Patrice de Plunkett, le blog : <http://plunkett.hautetfort.com>

**PATRICE DE PLUNKETT**

**Les Romans du Mont Saint-Michel**

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

chose d'encore plus démesuré : une digue monstrueuse, de Saint-Malo à Carteret, pour domestiquer la pleine mer au profit d'une usine marémotrice qu'on installerait entre Chausey et les Minquiers. Ce projet aussi restera dans les cartons : mais, cette fois, parce que les technocrates ne seront plus seuls à conseiller les gouvernants.

# Le mont, le ciel, la mer, symboles universels

En 1966, les autorités culturelles de la V<sup>e</sup> République célèbrent le millénaire de l'abbaye du Mont Saint-Michel. André Malraux en fait une grosse affaire. Le ministre voit la Merveille comme un signe de « ce qui en l'homme dépasse l'homme »: il appelle ça « la mystérieuse puissance », le « souci d'éternité »... Malraux constate que le Mont est enserré par la progression des terres. Il voudrait qu'on le dégage de cette gangue, qu'on le rende à sa fonction de symbole.

Il se heurte à Edgard Pisani, ministre de l'Équipement, qui voudrait, lui, profiter du millénaire et de l'afflux de touristes pour élargir la digue-route et faire d'énormes parkings.

La guerre des ministères va-t-elle reprendre, comme sous la III<sup>e</sup> République ?

Non ! Cette fois, l'issue sera étonnante : l'Équipement finira par se joindre à la Culture pour « étudier la situation de la baie ». Et en 1971, un nouveau ministère – celui de l'Environnement – s'ajoute au groupe d'étude...

Car l'époque a changé. Le vent est à l'écologie. On rêve de réconcilier l'homme et la nature ; on ne voit plus celle-ci comme un citron à presser. « On ne peut pas toujours jouer avec la nature sans payer l'addition », dira plus tard un scientifique<sup>9</sup>. L'époque souhaite que le Mont redevienne une île, inséparable de son écrin : la baie et ses grèves.

C'est dans cet esprit que l'Unesco, en 1979, inscrit le Mont Saint-Michel au patrimoine mondial. Pour la première fois, un

site est classé pour deux motifs : la « culture » et la « nature »! L'idée impressionne à Paris, où le ministère de la Culture et celui de l'Environnement ont eux-mêmes fusionné. La décision sera bientôt prise : il faut « restaurer le caractère maritime du Mont Saint-Michel ».

Cela veut dire faire reculer les herbus. Autrement dit : couper la digue-route, pour que les marées balaient à nouveau l'espace d'est en ouest ; modifier le barrage du Couesnon, pour en faire une chasse d'eau qui expulsera les sédiments ; et rendre leur cours normal aux ruisseaux.

« Sans doute », complètent les experts de l'environnement, « mais à condition de traiter l'écrin aussi bien que le joyau »! Ce qui veut dire préserver la faune, la flore et les marais salés « indispensables à l'équilibre écologique »; et protéger ces marais contre la pollution des nitrates agricoles, qui font proliférer le chiendent sur les grèves du Mont Saint-Michel...

Tout est lié. Donc les travaux seront compliqués. Mais quand ils seront finis, promettent les uns et les autres, le Mont sera de nouveau une île et chacun y trouvera son compte : les quatre-vingt-dix espèces de poissons, les phoques veaux marins, les grands dauphins, les dizaines de milliers d'oiseaux : pluviers, courlis, bernaches, macreuses et tadornes. Et les touristes ! Et même les habitants... La baie et ses hôtes forment un ensemble. Depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle, l'écologie a fait comprendre que la nature n'est pas l'ennemie de l'homme, et que la loi de la vie n'est pas la guerre (comme le croyaient les libéraux darwiniens du XIX<sup>e</sup> siècle), mais la coopération, le « mutualisme », comme disent les scientifiques d'aujourd'hui. L'homme a besoin du reste de la création. Il n'existe pas seul.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## Hildegarde de Bingen au XII<sup>e</sup> siècle :

Dieu a créé le monde, il l'a renforcé avec le vent, il l'a relié aux étoiles, l'a rempli avec toutes sortes de créatures, puis il a mis les êtres humains partout dans le monde, leur donnant une grande puissance comme gardiens de la Création. Les êtres humains ne peuvent pas vivre sans le reste de la nature, ils doivent veiller sur toutes les choses naturelles...

Théologienne, psychologue, musicienne, médecin, familière des plantes et des astres, Hildegarde proclame la solidarité de l'homme avec tout le vivant, « visible et invisible ». En 1230, Barthélemy l'Anglais écrit les dix-neuf tomes d'un *Livre des propriétés des choses* : c'est une encyclopédie qui sera traduite en six langues et lue pendant deux cents ans. Barthélemy déclare lui aussi : « C'est par les choses matérielles et visibles, que l'on voit et connaît les choses invisibles. »

Les miquelots s'attendent à voir les cieux s'ouvrir, au-dessus du Mont, sur les splendeurs imaginées vers 1330 par un Normand de la Hague<sup>15</sup>. Là-haut, écrit-il, sont des mondes « plus nombreux que tous les grains de mil que la terre pourrait contenir », et les cieux sont innombrables : ciel d'or, ciel d'émeraude, ciel d'escarboucle « où saint Paul fut ravi et d'où il rapporta des secrets »...

Et ici-bas comme là-haut, les merveilles réjouissent les vivants ! Le jour de l'inauguration de la première église du Mont fut une fête universelle, dit le jeune moine auteur du *Roman du Mont Saint-Michel* au XII<sup>e</sup> siècle. Toute la nature exultait :

... Il faisait beau, les palefrois et les destriers, les chevaux de trait et de somme qui avançaient sur le chemin, sous la conduite des pèlerins, arrivaient de tous côtés en hennissant tant leur joie était grande. Les

oiselets, grands et petits, chantaient aussi dans les bois. Les bœufs, les vaches, poussaient des meuglements dans les forêts où ils paissaient. Les cors, les trompettes, les flûtiaux, les flûtes et les chalumeaux résonnaient, si bien que les montagnes et les plaines en retentissaient.

Les flots obéissent au ciel, dit le recueil des *Miracles de saint Michel*. Il est composé vers 1090. Soixante-dix ans plus tôt, une femme en couches a été sauvée de la mer au milieu des grèves, tandis qu'elle donnait naissance à un enfant mâle :

Par une intervention nouvelle et inconnue de tous les siècles, [saint Michel] la préserva d'un sort funeste... L'eau de la mer, qui s'avavançait autour d'elle, l'entoura de tous côtés d'une sorte de couronne, et le flot ne l'atteignit pas, séparé d'elle par un espace tel qu'elle pouvait se tenir les bras tendus de part et d'autre. La mer, continuant à monter prodigieusement, forma autour d'elle une sorte de puits très profond sans qu'une seule goutte d'eau s'écoulât à l'intérieur [...]. La femme accoucha en cet endroit et elle lava le nouveau-né dans les eaux de la mer : car si l'eau de la mer pouvait être puisée pour laver [...], elle ne pouvait absolument pas s'écouler, comme s'écoule l'eau, pour nuire à la femme protégée par le bienheureux Michel.

Ce prodige frappa les esprits. Les moines érigèrent à son emplacement une « croix des grèves » de trois mètres de haut, sur un socle de poutres et de barres de fer. On apercevra ses restes en 1632, en 1645, en 1745, en 1868, peut-être en 1970, et la chronique en donne l'emplacement : c'était sur l'axe de retour des pèlerins, à mi-chemin de la côte. Dans la baie, il arrive que des bancs de sable soient contournés par les petites marées ; s'y maintenir en vie serait possible sans intervention céleste... Mais tout est symbole pour le moine du Moyen Âge. Il connaît le livre de l'Apocalypse ! Et que trouve-t-on dans ce texte sacré, au chapitre XII ? Une « femme en couches » donnant naissance à un « enfant mâle », et sauvée d'une eau que le serpent a vomie vers elle après avoir été vaincu par « Michel » et ses anges ; le tout

raconté par un « témoin »! Or on retrouve ces cinq éléments dans le miracle de l'accouchée des grèves du Mont Saint-Michel, à travers cinq signes merveilleux (comptez-les sur vos doigts) :

- la terre, alliée de la Femme ;
- l'eau, domptée par l'archange ;
- l'enfant, image du Sauveur ;
- l'archange Michel, guerrier céleste ;
- et le témoin, simple miquelot, qui observe tout cela en se tenant comme saint Jean « sur le sable de la mer<sup>16</sup> »...

Pour l'homme du Moyen Âge, ces rapprochements de la terre, de la mer et du ciel ne sont pas un jeu de l'esprit : ils sont d'une évidence profonde. « Dieu fixe une loi à la pluie, une route aux roulements du tonnerre », dit le psaume ! L'homme du Moyen Âge pense que Dieu lui offre des routes secrètes vers un Autre Monde, et que ces routes sont jalonnées de merveilles. Les merveilles de la terre et de la mer sont innombrables et toutes plus déconcertantes les unes que les autres : mais leur source céleste est unique, comme la lumière blanche devient arc-en-ciel en traversant les eaux. Voilà la clé du Mont Saint-Michel dans son désert marin : c'est une écologie spirituelle. L'homme, la nature et l'archange ont un lien de famille.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« s'en emparer ». L'archange est un immigrant. Il vient d'ailleurs.

# L'archange naît de la Bible

Voici une histoire du Proche-Orient, huit cents ans avant notre ère. On la trouve dans la Bible au livre des Rois, chapitre XIX. Le prophète Élie, menacé de mort par la reine Jézabel, s'est enfui au désert. Il marche tout le jour et finit par se laisser choir sous un genêt. Il s'endort :

... Mais voici qu'un ange le toucha et lui dit : « Lève-toi et mange ». Il regarda et voici qu'il y avait à son chevet une galette cuite sur les pierres chauffées et une gourde d'eau. Il mangea et but, puis il se recoucha. Mais l'ange du Seigneur revint une seconde fois, le toucha et lui dit : « Lève-toi et mange, autrement le chemin sera trop long pour toi. » Il se leva, mangea et but, puis soutenu par cette nourriture il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu, l'Horeb. Là, il entra dans la grotte et il y resta pour la nuit. [...] Il lui fut dit : « Sors et tiens-toi dans la montagne devant le Seigneur. » Et voici que le Seigneur passa. Il y eut un grand ouragan, si fort qu'il fendait les montagnes et brisait les rochers, en avant du Seigneur, mais le Seigneur n'était pas dans l'ouragan. Et après l'ouragan, un tremblement de terre, mais le Seigneur n'était pas dans le tremblement de terre. Et après le tremblement de terre un feu, mais le Seigneur n'était pas dans le feu. Et après le feu, un murmure d'une brise légère. Dès qu'Élie l'entendit, il se voila le visage avec son manteau, il sortit et se tint à l'entrée de la grotte...

Malgré l'ouragan et les feux du ciel, cette scène n'est pas un culte de la nature. La création n'a fait qu'annoncer son Créateur : d'abord un prélude assourdissant, et puis un quasi-silence, la « brise légère » de la présence divine... Quant à Élie, il ne s'enferme pas dans la grotte comme un initié païen : il sort, il va sur la montagne. Cette montagne est celle où le Dieu unique a parlé à Moïse. Élie n'est pas venu en amateur de prodiges, mais en pèlerin : quarante jours de marche à travers le désert ! Et il y a été « forcé » par l'ange, qui a dû venir deux fois pour le remettre debout.

Ce schéma, on le retrouvera – mille cinq cents ans après – quand l'archange Michel viendra dans les songes d'Occidentaux, pour fonder le sanctuaire du mont Gargan ou celui du Mont Saint-Michel.

En effet ces fondateurs, et ensuite les moines du Moyen Âge, sont imprégnés de la Bible. Elle est leur langage. Les événements qu'ils vivent, ils les expliquent par elle. Qu'est-ce que la Bible ? Les livres d'un peuple qui voit dans son histoire des actions de Dieu. Les chrétiens antiques – juifs à l'origine – y joindront : les quatre évangiles, l'histoire des premiers disciples, les débuts de la théologie. Et le livre de l'Apocalypse.

*Apocalypse* veut dire « révélation ». C'est au chapitre XII qu'apparaît l'archange Michel, l'ange des Temps à venir :

Alors, il y eut une grande bataille dans le ciel : Michel et ses Anges combattirent le Dragon. Et le Dragon riposta, avec ses Anges, mais ils eurent le dessous et furent chassés du ciel. On le jeta donc, l'énorme Dragon, l'antique Serpent, le Diable ou Satan comme on l'appelle, le séducteur du monde entier, on le jeta sur la terre et ses Anges furent jetés avec lui...

Michel a déjà un rôle chez les prophètes de l'Ancien Testament, au chapitre XII du livre de Daniel, composé au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère :

En ce temps se lèvera Michel, le grand Prince qui se tient auprès des enfants de ton peuple... Des multitudes de ceux qui dorment dans la poussière de la glèbe se réveilleront...

Il y a des anges plein la Bible ! « Ange » vient du grec *aggelos*, qui traduit l'hébreu *mal'ak* : « messager ». Les anges se comptent par « myriades de myriades » et servent Dieu, leurs noms le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

elle ajoute un emprunt à la Bible :

Comme jadis pour Gédéon<sup>34</sup> en signe de victoire, la rosée couvrit le sommet du Mont. Or l'endroit où les fondations devaient être établies était demeuré sec ; il fut déclaré à l'évêque : "Va et pose les fondations selon la marque [sèche] que tu verras au sol." Aussitôt, rendant grâce au Dieu tout-puissant et implorant l'aide de l'archange saint Michel, il se leva et tout joyeux se mit à l'ouvrage.

Aubert fera construire l'oratoire sur un aplomb un peu au-dessous du sommet du Mont, et s'enfonçant dans le rocher. C'est une évocation officielle de la grotte du Gargano, un peu comme on verra se multiplier à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle des répliques de la grotte de Lourdes :

Il construisit [...] un édifice qui ne se dressait pas en hauteur avec un faîtage élégant, mais qui avait une forme circulaire à la manière d'une grotte, capable de contenir, estime-t-on, une centaine de personnes : il voulait qu'il eût une forme identique à celle de l'édifice du mont Gargano, où selon les indications de l'archange une demeure avait été construite sur le rocher abrupt à l'intention des habitants de la terre pour la louange et la gloire de Dieu...

Aucune trace ici de rites païens, de vapeurs montant des ténèbres ! Les grottes de saint Michel, comme la grotte d'Isaïe sur l'Horeb, ne servent que de points d'appui pour regarder le ciel. Aubert tient à cette idée : « Il rappelait ainsi de façon évidente que c'est toujours dans les cieux qu'il faut solliciter le secours du don divin », souligne la *Revelatio*.

Reste-t-il quelque chose du sanctuaire d'Aubert aujourd'hui ? Quand on visite le Mont avec un conférencier, il vous fait pénétrer dans l'étrange petite église carolingienne Notre-Dame-Sous-Terre. Elle n'est devenue une crypte que lorsque la grande

abbatiale fut bâtie par-dessus, au XI<sup>e</sup> siècle ; mais c'était une église de plein-vent quand on la construisit, avec ses arcs de briques à la romaine, deux cent cinquante ans après l'évêque Aubert. Pourquoi les gens du X<sup>e</sup> siècle l'avaient-ils placée exactement là ? Pour être au contact de l'oratoire primitif. Dans le mur oriental de Notre-Dame-Sous-Terre, une sorte de fenêtre ouvre aujourd'hui sur un autre mur, encore plus ancien : une maçonnerie grossière de pans de roche et de blocs de granit. Quand l'architecte Froidevaux fit cette découverte, vers 1960, il fut certain d'avoir atteint une paroi de l'édifice de l'évêque Aubert.

En 708, ajoute la *Revelatio*, Aubert envoie deux délégués au Gargano pour en rapporter « des *pignora* du saint archange ».

*Pignora* en latin veut dire « gages », ou « garants ». Les *pignora* ne sont pas des « reliques » (restes corporels de saints), puisque les anges n'ont pas de corps. Mais la Bible dit qu'ils peuvent prendre à l'occasion une forme physique – « une semblance de fils d'homme<sup>35</sup> » – qui leur permet de toucher, et donc de laisser, si besoin est, des traces de leur passage. Aubert veut quelques-uns de ces « garants »: non pour prouver l'existence de l'archange, dont nul ne doute à l'époque, mais pour montrer la filiation directe entre le Gargano et le Mont Saint-Michel.

Ses envoyés se lancent alors sur la grand-route européenne des pèlerinages vers l'Italie. Ils traversent la Gaule, le Piémont, dépassent Rome, et parviennent au Gargano, le « Monte Sant'Angelo ». On les y accueille à bras ouverts. On leur confie deux *pignora*: un bout du manteau rouge laissé par Michel en mémoire de sa venue, et un morceau du marbre de l'autel « sur

lequel il se tint ». L'homme du haut Moyen Âge veut prier sur du concret.

Et les envoyés d'Aubert reprennent la route en sens inverse... Au terme de ce très long voyage à pied (sept mois aller-retour), ils arrivent au Mont le 16 octobre 709. Or c'est le jour même de la consécration de l'oratoire ! Cette coïncidence est un vrai miracle, une merveille qui ne peut relever du hasard. Les deux pèlerins, nous dit la chronique, ont du mal à reconnaître le rocher : « Ils entrèrent comme dans un monde nouveau dans ce lieu qu'ils avaient quitté alors qu'il était couvert de broussailles touffues. » Les gens d'Aubert n'ont pas seulement bâti, ils ont défriché. Désormais le Mont ne va plus cesser de se modifier sous l'action des hommes.

\*

Voilà ce que nous dit la *Revelatio*, qui est l'unique source sur la naissance du Mont Saint-Michel.

Mais comment l'archange était-il arrivé d'Italie en Gaule ?

Il y apparaît dès le VI<sup>e</sup> siècle, venant du Gargano. Il fait son entrée en remontant la vallée du Rhône : les premiers sanctuaires sont fondés en Arles et à Lyon. Au VII<sup>e</sup> siècle, l'archange vole dans toutes les directions : une chapelle Saint-Michel au Mans, une autre à Reims ; l'abbaye Saint-Michel-en-l'Herm dans la future Vendée, une abbaye Saint-Michel à Murbach près du Rhin. Au début du VIII<sup>e</sup> siècle (en même temps qu'Aubert), un noble franc fonde près de la Meuse l'abbaye de Saint-Mihiel. Il s'appelle Vulfoald et revient d'un pèlerinage au mont Gargano... C'est ce qui lui a donné l'idée d'offrir chez lui une maison à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1400. Ils sont une cinquantaine, hommes et femmes. La tenue de pèlerin estompe les différences : manteaux de grosse laine, capuchons, chapeaux contre la pluie... Ils voyagent léger, toutes leurs affaires dans une musette ou une besace, sac de peau lacé à deux pans. À la main, un long bâton ferré – le bourdon – pour la marche et la défense : sur les routes il y a des chiens, parfois des loups. Certains pèlerins viennent de loin. Ils ont marché pendant des semaines. La veille au soir ils sont arrivés exténués à Genêts : ils ont toqué à la porte de l'hôtel-Dieu, tenu par les moines. On les a hébergés dans une grande salle. On leur a donné du pain et des cruches de piquette du prieuré de Brion, un tranche-boyaux local qu'on ne boit pas pur ; ils l'ont avalé par fatigue, malgré le dicton : « de brion ne bois pas, car il mène au trépas ». Ils ont mis à sécher leurs manteaux fangeux. Aucun vêtement n'est imperméable à l'époque, et la Normandie crachine au printemps ; outre le crachin, on a la guilée, averse brève ; la harée, averse longue ; et la brouée, averse sans fin. Les chemins sont des ornières de boue.

Les pèlerins ont dormi à deux ou trois par lit. Au matin ils ont fait de rapides ablutions dans des baquets, et en avant ! Maintenant ils sont devant l'aventure au vent crispé du matin, et ils parlent tous à la fois parce qu'ils vont faire cette chose inouïe : marcher sur le fond de la mer. Personne ne sait nager. Passer un fleuve fait peur. Alors, défier la marée...

Le passeur a surgi de sa cabane de roseaux sur l'herbu, et leur dit de se déchausser. Ils obéissent, exhibent leurs pieds violets, leurs ampoules à vif. « Sur les grèves on ne marche pas, on court », crie le passeur, « allez-y comme des chats et pas comme des ours ! » Il est sept heures, le temps est incertain, les orteils meurtris se crispent dans le sable humide. Qui s'arrête est une

âme morte, disait saint Augustin. La colonne se met en route. Au loin le Mont est un triangle gris dans la bruine. Les bavardages cessent d'eux-mêmes.

Quelqu'un lance les litanies de l'archange : « Saint Michel, rayon du Ciel... »

Ils reprennent en chœur : « Éclaire-nous ! »

Bientôt ils vont traverser la première rivière, froide et brutale. L'ange leur parlera en silence : « Marche et ne te regarde plus. Écoute le vent. »

Pour ces marcheurs du XV<sup>e</sup> siècle, partir en pèlerinage est une libération. Le laboureur s'éloigne de sa tribu. Le bourgeois s'éloigne de son milieu : ménage, parentèle, amis, voisins, associés, partenaires, clients... Il renonce aussi au confort de sa maison, « bain sur le feu, chapon en broche ». L'un des pèlerins de ce matin est drapier : il a marché jusqu'ici depuis Caen, par le chemin des ducs qui est une vieille voie romaine. Il ne s'étonne pas que son compagnon de route soit un fou notoire, envoyé par les messieurs de sa ville visiter les sanctuaires pour s'y refaire une santé. Le fou est entouré de l'estime générale, comme veut l'époque ; l'idée de marcher dans la mer lui plaît et il tient des propos élogieux sur l'archange. Avec Michel on ne plaisante pas, ce n'est pas saint Guignolé.

Le pèlerin fou, le pèlerin bourgeois et les pèlerins pauvres ont la même foi. Elle nous paraît épaisse, parce qu'elle vient de siècles de ruminations. Elle leur tient au corps.

Mais les pèlerins ne sont pas moroses : on pèlerine au

printemps quand on se sent en joie ! Si le printemps est chaud, les Normands disent : « année de pèlerins, année de bâtards ». C'est la même chose en Angleterre, raconte Chaucer (pieux raconteur d'histoires salaces) dans le prologue des *Contes de Canterbury*, en 1390 :

Quand Avril, de ses averses très douces,  
a percé jusqu'aux racines la sécheresse de Mars  
et baigné toute veine de son baume liquide  
dont la puissance fait naître la fleur ;  
quand Zéphyr à son tour, de sa suave haleine,  
a inspiré la vie aux tendres pousses  
des landes et des bois et que le jeune Soleil  
n'a couru que la moitié du signe du Bélier ;  
que les oiselets chantent leur mélodie  
n'ayant fermé l'œil de toute la nuit  
tant nature met leur cœur en émoi...  
Alors les gens désirent prendre la route,  
aller en pèlerins aux pays étrangers  
aux sanctuaires lointains mais connus de partout.

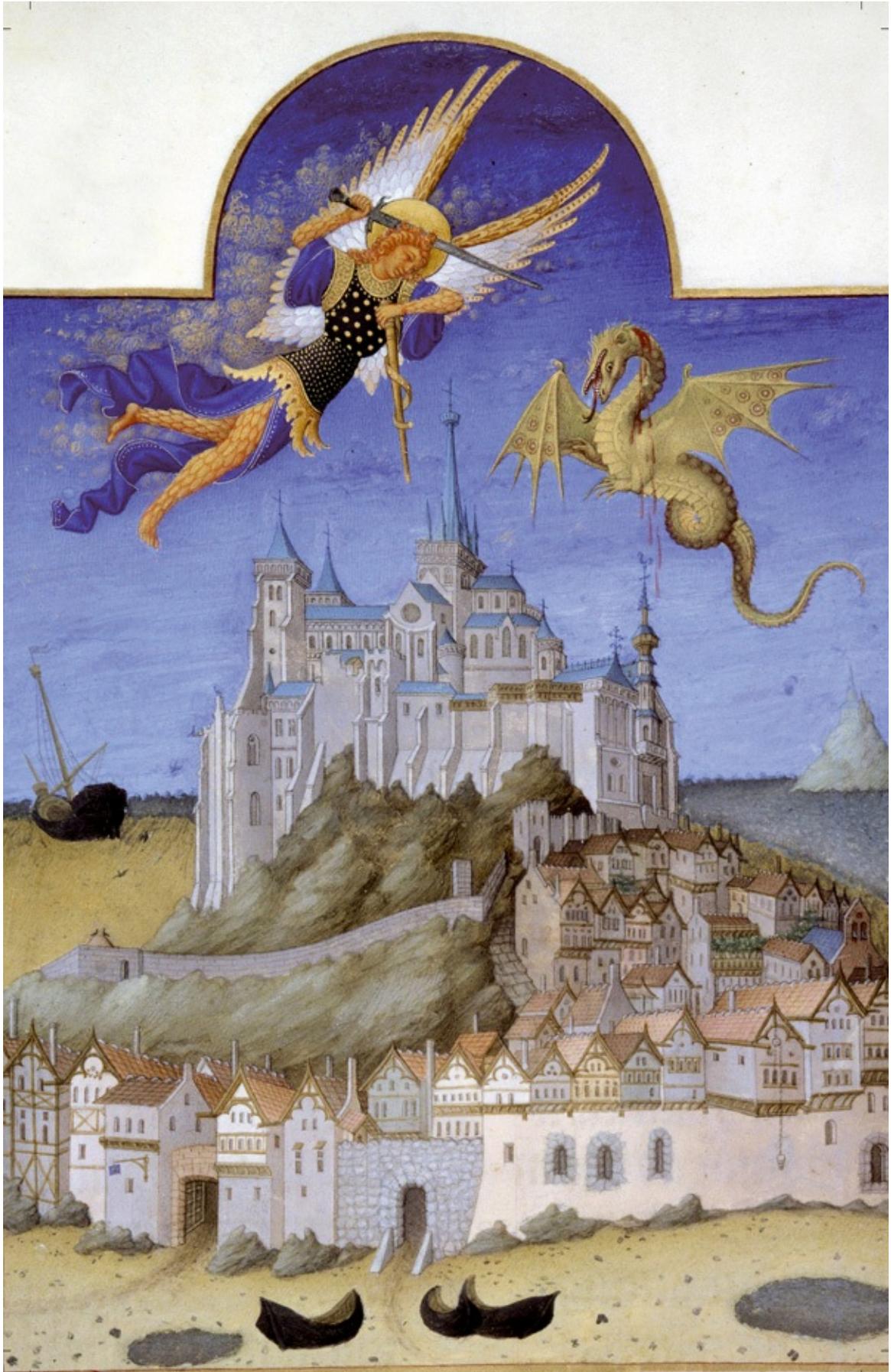
Quand le pèlerin dérape, ce n'est pas vers le fanatisme. Plutôt vers la gaudriole... Les textes judiciaires témoignent de choses qui choqueraient le catholique moderne : à l'étape, le pèlerin va de l'église à la taverne, et vice-versa. Il arrive qu'on se batte à coups de cruches. La chancellerie royale accorde son pardon à Yvon le Breton qui a « montré son cul aux pèlerins » dans l'auberge de la chapelle de Notre-Dame-des-Barres, près d'Orléans. Parfois les choses vont plus loin ; le chevalier de la Tour Landry, écrivant vers 1370 un livre pour « apprendre à ses deux filles comment elles se doivent gouverner », les met en garde contre ceux qui « vont en pèlerinage par autre plaisance que par dévotion ». Comme dit la chanson : « Anges volent et revolent/ mais Satanas par terre et mer/ épie le pèlerin/ par voies

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



▲ « Le roman des pèlerins » – Au xv<sup>e</sup> siècle, trois « miquelots » attendent la marée basse. Devant eux, le « miracle des grèves » : sauvée des flots, une femme accouche d'un fils.  
 © Mary Evans/rue des Archives

▲ Page de droite, miniature de Pol de Limbourg : le Mont à marée basse vers 1400, avant l'édification des remparts de la ville. Dans le ciel, saint Michel combat le dragon.  
 © Josse/Leemage



▲ « Le roman des moines » – Le cloître du Mont Saint-Michel au Moyen Âge.  
Peint par Emmanuel Lansyer en 1881. Quimper, musée des Beaux-Arts. © Roger-Viollet



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## « Jacquot va par le pont qui tremble »

« Le Mont Saint-Michel est un des plus fameux pèlerinages de la France », écrit en 1718 le géographe Piganiol de la Force, qui fait un catalogue des curiosités du royaume.

Mais qui pèlerine encore au Mont ? Réponse de Piganiol : « Particulièrement les jeunes gens de basse naissance, qui y vont par troupes en été. »

Bizarre. Le vieil appel de l'archange attirerait encore la jeunesse ? Allons voir ce qui se passe au fin fond des campagnes. En Bourgogne, par exemple : à Sacy, du côté d'Auxerre... Nous sommes en 1745, dans les souvenirs de Nicolas Restif de la Bretonne<sup>58</sup>. Il parle d'un ami de son enfance, employé à la ferme du père Restif :

Huit jours avant la Saint-Michel, c'est-à-dire le jour même de l'équinoxe, 21 septembre, Jacquot partit secrètement pour Saint-Michel en Basse-Normandie, à plus de quatre-vingts lieues de Sacy.

Partir « secrètement »: est-ce une ressemblance avec les grandes ruées juvéniles du XV<sup>e</sup> siècle ? À la façon de Jeanne et des *Michaeliskinder*, Jacquot part sans demander la permission au patron – en l'occurrence le maître du domaine, Edme Restif, un homme bon et très respecté dans le pays...

Mais à mieux y regarder, le pèlerinage des jeunes au XVIII<sup>e</sup> siècle a dérivé très loin de celui du XV<sup>e</sup> siècle. En prenant la route, Jacquot semble suivre un rituel, mais ce n'est plus de la foi : c'est devenu une coutume villageoise, un signal de sortie de l'adolescence. Le contenu spirituel s'est évaporé. Jacquot part,

non parce que saint Michel l'a « appelé », mais parce que c'est le moment de montrer sa virilité. « Ce pèlerinage [au Mont] est celui des garçons de quinze à seize ans », explique Restif. Les jeunes filles aussi ont le leur, moins spectaculaire : « celui de Sainte-Reine qui n'est que de quatorze lieues ». En somme le jeune paysan va au Mont (ou à Alise Sainte-Reine) pour montrer qu'il devient un adulte.

Faire deux fois quatre-vingts lieues est une épreuve initiatique : « un garçon qui n'avait pas été à Saint-Michel était regardé comme un couard, un poltron », souligne Restif.

Jacquot – il se nomme Jacques Guerreau – est donc parti pour le Mont. Le petit Restif réagit en futur écrivain : il fait une chanson...

Me rappelant une complainte des pèlerins de Saint-Jacques, que j'avais entendu chanter à des mendiants, je mis sur l'air les paroles suivantes :  
« Jacquot est en pèlerinage  
à Saint-Michel ;  
qu'il soit guidé dans son voyage  
par Raphaël !  
Par ici nous gardions ensemble  
les doux moutons ;  
Jacquot va par le pont qui tremble,  
chercher pardons. »

Le petit Restif ignore que le « pont qui tremble » est très loin de Sacy : il enjambe un gouffre près d'Oviedo, en Espagne, sur le chemin de Compostelle. Jacquot court peu le risque de l'emprunter...

Il n'y a plus qu'à guetter le retour du pèlerin. Celui-ci va se faire attendre. Il en avait pour quinze jours en principe ; au bout

de trois semaines, il n'est pas revenu. « Blaise le stoïque nous dit froidement qu'il était péri en s'exposant à passer au pied du Mont Saint-Michel à la marée montante. Je pleurai mon ancien camarade... »

En fait Jacques Guerreau a échappé au péril de la mer, et reviendra finalement à Sacy. Il n'a pas cédé à la tentation qui conduit un autre jeune pèlerin du village à s'émanciper, comme le raconte Restif :

Ce fils de pauvre paysan, en revenant de Saint-Michel, séjourna trois semaines à Paris, et ayant vu de l'aisance, de l'opulence, alla s'imaginer que tout était changé en mieux. Il se hâta de revenir ; en arrivant sur le finage de Sacy, ce lointain voyageur demanda au premier laboureur qu'il rencontra : « Dites, l'homme ? Mon père laboure-t-il toujours avec des ânes ? » Le laboureur et son suiton, surpris de voir un petit drôle, absent depuis six semaines, feindre de ne pas les reconnaître, lui répondirent en riant : « Oh ! Monsieur ! Votre père est toujours tout d'même. – Et Sacy est toujours couvert de chaume ? – Toujours. – Et l'on y mange toujours du pain bis ? – Toujours. – Tout y est donc encore de même ? – Tout. – Tout ?... C'est incroyable !... Adieu, les hommes. » Et le petit galopin, rebroussant chemin, s'en retourna droit à Paris, où il a fait fortune.

Sous la Pompadour, les chemins de Saint-Michel ne font plus le même effet qu'au Moyen Âge.

\*

Le 11 août 1779, une trentaine de garçons de Solignac, près de Limoges, prennent le départ pour le Mont. Ils ont entre douze et dix-huit ans. C'est la tradition, dit la chronique solignacoise : chaque nouvelle génération mâle doit faire cette route, « comme *une espèce* de pèlerinage ». Ne sont pris dans cette compagnie que les natifs du bourg à l'exclusion de tout autre. C'est bien une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## Mais qu'est-ce qu'un moine ?

Au XV<sup>e</sup> siècle comme au XXI<sup>e</sup>, être moine est une façon de vivre. Il y a des moines hors du christianisme. Dans le bouddhisme, des monastères proposent une recherche de « l'éveil », une « expérience de révélation du moi intérieur ». L'éveil bouddhique est une explosion mentale : comme dit le poème zen, « Et vlan, s'ouvrent les portes de l'esprit<sup>65</sup> ! » Elles s'ouvrent sur une union avec le vide. Et le moine chrétien ? Sa voie est différente : c'est l'union avec une Personne. « Le Seigneur et moi sommes un », dit un trappiste. Mais dans les deux cas – moine zen, moine chrétien –, on commence par se dépouiller du « faux moi » et de ses mensonges. Apparaît alors le « vrai moi ». Ce n'est pas une créature imaginaire. Il est concret, simple et nu, c'est un pauvre « moi » – celui des moines de Tibhirine dans le film de 2010 *Des hommes et des dieux* : mais il ne se laisse pas guider par le superficiel.

Le moine a une autre façon d'habiter le monde et d'habiter le temps. C'est un écologiste total. Envers le corps, « confié par Dieu », envers la maison, qu'il faut partager, envers la terre, qu'il faut soigner, tout ce qu'il fait (y compris le travail) est transfiguré de l'intérieur.

Les moines chrétiens apparaissent spontanément, dès le III<sup>e</sup> siècle. Dans les déserts d'Égypte, en Palestine, à Byzance, des hommes et des femmes décident de prendre les grands moyens : tout quitter, vivre selon une « règle », renoncer à posséder quoi que ce soit, renoncer même à disposer de son temps et de ses actes... C'est pour imiter « le Christ seul ». « Seul » se dit en grec *monos*. D'où *monachos* : « moine ». Pauvreté, obéissance,

chasteté ! ce n'est pas indispensable à la vie éternelle, mais en essayant on aide le reste de l'humanité. C'est du moins ce que les moines pensent.

D'autant qu'avec l'empereur Constantin, au début du IV<sup>e</sup> siècle, l'Empire cesse de persécuter les chrétiens. Son successeur Théodose, en 380, ordonne à « tous les peuples » de se rallier à la foi des « Romains »... qui est désormais le christianisme. Être chrétien devient bien vu. Si le nombre des chrétiens s'élève, leur ferveur va descendre ; puisque tout le monde va se dire chrétien, il faut que certains prient pour tout le monde, donc plus que tout le monde ! Les moines commencent alors à se multiplier. En Égypte, c'est le temps des Pères du Désert. Leurs austérités surprendraient aujourd'hui, mais ce ne sont pas des dépressifs. L'un d'eux<sup>66</sup> écrit : « Tout ce que Dieu a créé est bon, rien ne doit être rejeté<sup>67</sup>. »

Quelle est leur vie ? Tout transformer en prière, chanter avec la Bible : douze psaumes au crépuscule, douze dans la nuit, douze dans la journée ! Ils appellent ce rythme « la règle de l'ange », et ils aiment les offices nocturnes qu'ils baptisent de noms poétiques : le « lucernaire », à cause des flambeaux, les « vigiles » pour *veiller*, les « matines » avant l'aube...

Ils ont déjà un habit distinctif : une tunique en toile de sac, une ceinture, une capuche sur les épaules. Dès le début, la silhouette du moine se fixe pour deux mille ans.

D'Orient, le mouvement monastique a gagné l'Occident. Une communauté d'ascètes existe dès 250 à l'Île-Barbe, près de Lyon. Une autre en 312 à Clermont-Ferrand. En 335, l'évêque égyptien Athanase fonde des communautés sur le Rhin, où Constantin l'a

exilé pour délit de foi inflexible (déjà l'État se mêle de la religion). Puis de véritables monastères apparaissent : en 360 à Ligugé, en 368 à Marmoutiers. En 402 à Saghir, le premier monastère d'Irlande (hors de l'Empire romain). En 405, sur l'île de Lérins ; en 415, à Marseille. En 422 à Auxerre. En 430 à Llancarvan, dans le futur Pays de Galles. En 442 à Landévennec, en Armorique. En 470 à Autun en Bourgogne... Quelque chose est en marche, qui va jouer un rôle essentiel dans la naissance de l'Europe.

En l'an 500, Benoît, jeune Romain riche, se dépouille de tout et s'enferme dans une caverne du Latium. Sa réputation de sainteté se répand ; il est vite entouré de disciples. En 530, il fonde une abbaye. Des monastères existaient en Italie depuis deux cents ans, avec déjà des « règles »: Benoît les a toutes lues, toutes testées, accumulant une expérience dont il va tirer sa propre règle, brève et claire, d'une souplesse capable de franchir les siècles. Son monastère sera un atelier, une école de l'existence, le creuset d'une vie quotidienne dont chaque instant voudra dire quelque chose, au rythme d'une liturgie qui traverse les saisons. La poésie des psaumes soutiendra les battements de la vie intérieure. Ceux qui sont taillés pour ça y trouveront leur bonheur.

La règle veille aussi à l'équilibre du corps ; elle pense à l'hygiène, prévoit des temps de repos, tempère les jeûnes, n'interdit pas le vin. Elle est hospitalière : « Que l'on consacre une sollicitude toute particulière à la réception des pauvres et des pèlerins, car c'est surtout en eux qu'on reçoit le Christ », dit-elle.

Et la règle s'adapte à chaque abbaye. Heureusement pour les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# La grande époque : mystique contre politique

À partir de 1023, les moines, soutenus par les ducs, lancent un programme gigantesque. Il s'agit d'édifier au sommet du Mont une grande église abbatiale, flanquée de bâtiments conventuels.

L'église sera perchée à quatre-vingts mètres d'altitude et aura quatre-vingts mètres de long : ainsi elle couronnera un carré parfait, symbole de l'univers créé par Dieu.

Pour cela il faut réaliser un tour de force : prolonger le sommet pointu par une longue plate-forme, pour compenser la dénivellation ! Sur la pointe rocheuse reposeront seulement le clocher et la croisée du transept ; tout le reste de l'église, chœur, croisillons et nef, sera construit sur le socle artificiel. Celui-ci sera formé de quatre cryptes. Trois d'entre elles (nord, est, sud) sont à construire. La quatrième (ouest) existe d'avance : c'est la chapelle carolingienne, jusque-là en plein air, qui deviendra « Notre-Dame-sous-Terre ».

D'où viendra la pierre de construction ? De la haute mer, à quelques heures de voile... Les îles Chausey ont été données aux moines par le duc Richard II ; elles ont des carrières. Le granit traversera le bras de mer sur des flottilles de barges au rythme des grandes marées. Le bois de charpente et d'échafaudage viendra des forêts de l'abbaye.

Le défi est sans précédent : ériger une très lourde structure – l'église – sur un espace restreint, donc sans grands contreforts. On inventera donc des solutions inédites. Les arcs de décharge de la nef reposeront sur les piliers, non sur les murs. Cette nouveauté technique se transformera en originalité artistique :

les arcs au-dessus de chaque fenêtre haute donneront à l'ensemble un rythme, une atmosphère qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

Le chantier sera étonnamment bref : cinquante-sept ans seulement. Ouvert en 1023, il s'achève vers 1080. Par comparaison il faudra quatre-vingt-cinq ans pour édifier la cathédrale de Paris, cent dix-sept ans pour celle de Chartres, cent vingt-huit ans pour celle d'Albi... Cette rapidité des constructeurs au Mont s'explique par la sûreté du programme, lié à la topographie. Les moines savent exactement ce qu'ils veulent : un sanctuaire en « paliers » offrant une ascension spirituelle aux pèlerins. Ils doivent aussi réinventer l'agencement des édifices des abbayes bénédictines : normalement leurs fonctions se déploient à l'horizontale, mais ici, sur cette montagne étroite, elles devront s'étager à la verticale.

Ce programme va inspirer les quatre siècles de la grande époque, pendant laquelle l'abbaye sera en perpétuelle évolution.

\*

Mais la politique assiège la mystique. Les ducs de Normandie, qui sont les mécènes de l'abbaye, s'intéressent à elle d'un peu trop près. La règle de saint Benoît dit : « On observera toujours ce principe, d'instituer abbé celui qu'aura élu la communauté. » Ce n'est pas l'opinion des ducs... Le premier abbé du Mont a été nommé par le duc Richard. Le second aussi. Le troisième également. Au quatrième, les moines s'insurgent : le duc veut leur imposer un horsain (un étranger au bocage bas-normand), l'abbé de Fécamp ? Pas question ! Les moines du Mont veulent élire leur propre abbé !

Mais face à ces durs que sont les descendants de Rollon, des bénédictins n'ont pas la partie facile. Ils ne veulent pas de l'abbé choisi par le duc ? Alors ils n'auront personne. Pendant trois ans le Mont reste sans tête. En 1027, le duc Richard meurt : lui succède Robert, dit « le Diable » à cause de ses rixes avec l'Église ; les moines en profitent pour voter sans permission et élire l'un des leurs... Il est expulsé par Robert, qui impose un Italien à sa place. Les moines résistent. L'Italien ne tiendra pas longtemps... Robert mort, voilà le duché aux mains de celui qui sera le plus grand de tous : Guillaume le Bâtard, bientôt le Conquérant. Il continue le bras de fer avec les moines du Mont, et leur impose un nouvel intrus. Les moines poursuivent leur obstruction ! L'intrus part en pèlerinage pour Jérusalem et meurt à Chypre.

Alors, en 1058, un moine du Mont est enfin élu abbé. Contre une masse d'argent versée au duc Guillaume, dit la rumeur : c'est peut-être vrai, mais la règle de saint Benoît est appliquée ! Au moins en apparence, parce qu'en fait le duc procède lui aussi à la nomination. Le nouvel abbé est l'ancien prieur<sup>75</sup>, il s'appelle Ranulf, et gardera la crosse plus de vingt-cinq ans ; c'est sous son règne que la nef de l'église va être construite.

C'est aussi sous Ranulf qu'un remarquable faux sera forgé au Mont Saint-Michel.

Il s'agit de tromper les ducs, pour instaurer la « démocratie » monastique voulue par la règle.

On est en 1080. Le Mont inaugure solennellement son abbatale en présence d'un Guillaume le Conquérant au sommet de sa gloire depuis quinze ans : le duc de Normandie s'est fait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Sous le cloître s'ouvre le scriptorium. C'est le royaume des pupitres et des plumes d'oie, des grattoirs et des cornes à encre. Le Mont Saint-Michel de l'époque romane était surnommé « la cité des livres »; la Merveille gothique, toute neuve, donne aux livres sa salle centrale. Même si la production d'ouvrages par les monastères se ralentit au XIII<sup>e</sup> siècle, écrire fait toujours partie du travail des moines. C'est un travail vivant. En recopiant les livres, on leur ajoute des notes, des gloses, des rectificatifs, des mises à jour, non seulement en religion mais en tous domaines : histoire, droit, médecine, astronomie, philosophie<sup>83</sup>... La tâche est aussi lente qu'exténuante. Il faut un an pour copier une Bible. Le copiste le plus performant ne peut reproduire qu'une quarantaine d'ouvrages au cours de son existence, et c'est un travail douloureux : le moine a mal aux reins et la goutte au nez. Il a froid aux doigts, son poignet s'ankylose. Il manque de lumière... Souvent il le dit à ses lecteurs et leur demande de prier pour lui, dans la petite note finale qu'il est tenu de joindre au texte.

Au scriptorium du Mont, le froid est tout de même moins féroce que dans le reste de l'abbaye : il y a deux grandes cheminées, qui servent de « chauffoir » à la communauté. Elles servent aussi à tenir au sec la collection de livres, qui est impressionnante... La salle est divisée en quatre nefes, que de lourdes tapisseries (contre les courants d'air) compartimentent en alvéoles délimitant une série d'ateliers spécialisés, les uns dans la calligraphie, les autres dans la correction, l'enluminure, la reliure. Une lumière paisible, propre à cette salle, lui vient de ses verrières arrondies comme des symboles du Ciel.

Autour de l'abbaye et du moine au travail, il y a le tournoiement des vents et la reptation grise des marées.

\*

Pourquoi le troisième bâtiment de la Merveille n'a-t-il pas été construit, avec sa salle de justice, sa salle d'infirmierie et sa salle du chapitre ?

Si le programme d'architecture mystique du Mont Saint-Michel n'a pas été poussé jusqu'à son terme, c'est à cause de l'interminable règlement de comptes politique que l'on nommera « guerre de Cent Ans ».

## La saga de « l'Abbé traître »

La guerre de Cent Ans est une idée fautive. Elle ne dure pas cent ans mais trois siècles, et elle n'oppose pas deux nations, car la France et l'Angleterre ne sont qu'en train de naître. L'armée « anglaise » est composée de Gascons à 80 %, et ses 20 % d'« Anglais » sont souvent francophones. Aussi francophones que les rois d'Angleterre, qui règnent des deux côtés de la Manche...

Cette situation irrite les Capétiens. Ils commencent par enlever la Normandie aux Plantagenêt. La querelle s'engage.

En 1340, un Plantagenêt monte les enchères : il se proclame roi de France par les femmes. Les Valois<sup>84</sup> répliquent en excluant les femmes du trône, grâce à une « loi des Francs » maquillée par leurs légistes. On ne se bat plus seulement pour des terres, mais pour la couronne !

La guerre devient dynastique : elle se radicalise.

Mais elle va continuer à traîner en longueur, parce qu'elle n'a pas les moyens de ses prétentions. Les armées sont trop petites, on ne se bat qu'à la belle saison, le service de chevalier ne dépasse pas quarante jours... Tout sera donc toujours à refaire : « chevauchées », pillages des campagnes, sièges, embuscades, batailles rangées. Quant à comprendre les enjeux, bernique : ce sont d'inextricables histoires de familles entre le duché de Normandie, le duché d'Aquitaine, le duché de Bourgogne, le duché de Bretagne, le comté d'Anjou, le comté de Flandre... Personne ne s'y retrouve, surtout après le traité de Troyes (1420) d'où sortira, très légalement, un roi « de France et d'Angleterre ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# Une décadence fleurdelisée

Dans l'histoire spirituelle du Mont Saint-Michel jusqu'à 1789, il y a une grande époque, puis un déclin. À la grande époque, le Mont est un sanctuaire universel. C'est quand il devient « national » que son déclin commence.

Cette glissade se fait à la fin de la guerre de Cent Ans, mais elle se préparait depuis les années 1300 : quand Philippe le Bel – gifleur de pape et brûleur de moines – a offert au Mont une statue d'or de saint Michel, on a senti que cette piété n'était pas désintéressée. Au XV<sup>e</sup> siècle, Charles VII décide que saint Michel devient l'archange personnel du roi de France.

En résistant tout seul aux Anglais, le Mont est devenu un symbole ? L'État français naissant va annexer ce symbole.

Les effets s'en feront sentir immédiatement.

Jolivet trépassé, les moines du Mont ont élu à sa place Jean Gonault, le résistant, l'homme qui avait tenu vingt-quatre ans face aux ennemis du roi de France ; un choix naturel de la part de la communauté. Mais les rois sont ingrats. Charles VII a quelqu'un d'autre dans sa manche. C'est le puissant cardinal Guillaume d'Estouteville ! Il a tout pour lui : richissime, cousin du roi, prélat romain, bras droit du pape Eugène IV. Et frère du guerrier Louis d'Estouteville, qui défendit le Mont contre les Anglais<sup>92</sup> ! Sur tous les plans, c'est l'homme de la situation, estime Charles VII. Le roi écrit donc au pape une lettre peu religieuse, pour dire que le Mont est une place forte militaire et que les places fortes reviennent aux grands seigneurs. Le pape opine. Le cardinal est nommé. Les moines s'insurgent. Mais que

peuvent-ils ? Le roi menace, le pape aussi... Gonault cède et négocie son départ.

Sauf lors d'un séjour en France, pendant lequel il lancera le procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, le cardinal d'Estouteville ne viendra pas au Mont Saint-Michel. Cette charge d'abbé n'est en effet que l'un de ses nombreux titres : officiellement il est aussi archevêque de Rouen, évêque de Porto, évêque d'Ostie, de Velletri, de Frascati, abbé de Saint-Martin-des-Monts, de Saint-Gildas de Nantes, prieur de quatre prieurés, etc.

L'abbaye devenue forteresse royale est maintenant sur la mauvaise pente.

Louis XI nomme gouverneur du Mont l'un de ses favoris : un seigneur dauphinois nommé Ymbert de Batarnay, qu'il a enrichi des dépouilles d'autrui. Batarnay fait élire abbé son neveu Laure, auquel succèdent son cousin Lamps, puis un autre Laure, puis un autre Lamps. La charge d'abbé élu semble devenir familiale...

Non, ce sera pire : elle va disparaître. Les rois jettent aux orties la règle de saint Benoît. En 1516, François I<sup>er</sup> extorque au pape le droit de nommer qui lui plaira aux évêchés et aux abbayes. Les évêchés, c'est pour la politique. Les abbayes, c'est pour l'argent ! Une abbaye devient une rente. Le roi nomme l'« abbé » parmi les gens de sa cour. L'« abbé » empoche au moins un tiers des revenus du monastère. Un autre tiers sert à payer les charges. Les moines auront le reste... L'abbé fictif veillera donc à réduire l'entretien et à raréfier les moines, pour augmenter ses propres gains. Cette mécanique dépeuplera les abbayes et les ruinera à tous points de vue : coincés par le

matériel, les moines oublieront le spirituel. Chez les prémontrés de Fontclaud, en Languedoc, l'abbé laïc garera bientôt son carrosse dans l'église abbatiale quand il viendra percevoir ses revenus. (Il dira « mes fermages »!)

Comment cet abus est-il devenu possible ? En dévoyant un vieil expédient qui datait du VI<sup>e</sup> siècle et s'appelait la « commende » (du latin *commendare*, « confier ») : quand une abbaye n'arrivait pas à se donner un supérieur, elle pouvait être « confiée » – provisoirement – à quelqu'un de l'extérieur. Cette formule, déjà dangereuse, est maintenant détournée par le gouvernement royal : par exemple en imposant un Guillaume d'Estouteville aux moines du Mont Saint-Michel, qui venaient pourtant d'élire leur abbé selon la règle.

Le Mont verra ainsi se succéder à sa tête une série d'absents au bras long. Certains seront encore plus néfastes que les autres.

En 1524, les moines tentent une dernière fois d'élire l'abbé ; en vain. François I<sup>er</sup> leur impose un commendataire. C'est Jean Le Veneur : grande famille normande, membre du Conseil royal, comte-évêque de Lisieux, « abbé » du Bec-Hellouin, bientôt lieutenant-général de Normandie, grand aumônier de France et cardinal... Il ne s'occupera du Mont que pour en toucher les revenus, faire peindre ses armes dans l'abbatiale, renvoyer les novices et refuser les travaux d'entretien. À la mort de Le Veneur, en 1543, le roi nomme un neveu du défunt, Jacques d'Annebault, qui vient au Mont, fait peindre ses armes, s'ennuie et part. Les revenus de l'abbaye lui parviendront à la cour de France et à celle de Rome.

En 1570, Charles IX nomme abbé un autre seigneur : Artus de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

deux bords veulent donc le pire.

S'ensuivront des années de chaos en France. Les soudards pillent. Les jacqueries répliquent aux pillages. Les chômeurs errent de ville en ville à la recherche d'emplois précaires pour une bouchée de pain. Contre ces « coquins », la bourgeoisie et la noblesse feront front commun : au nom de la sécurité tout deviendra justifiable, y compris le ralliement au roi Lancastre, quand il aura sauté à la gorge du roi Valois.

Que se passe-t-il autour du Mont Saint-Michel à partir de 1420 ? Henry V tient la Normandie. Depuis que Guillaume le Conquérant s'est rendu maître de l'Angleterre en expropriant les Saxons et en leur rendant leurs terres en échange d'un serment, ses descendants emploient partout la même méthode... Tout Normand doit donc jurer allégeance à Henry V ; en échange, on lui donne un « bulletin » qui l'autorise à garder ses biens. Beaucoup de nobles cèdent. Ils se font « abulleter », comme on dit à l'époque. Certains seigneurs résistent : ils sont aussitôt dépouillés.

Ainsi Louis d'Estouteville<sup>98</sup>, fils du « grand bouteiller de France »<sup>99</sup> et cousin du roi Valois : il perd ses châteaux du pays de Caux. Sa femme, Jeanne Paynel, perd ses châteaux du Cotentin. Jeanne et Louis se replient alors sur le Mont Saint-Michel. C'est la dernière forteresse. Le commandement en est confié pour l'instant au comte d'Aumale, Jean d'Harcourt, cousin du roi. Il est rejoint par une poignée de hobereaux normands, spoliés eux aussi par Henry V.

Combien sont-ils, ces défenseurs ? Cent dix-neuf, dira la légende.

Ce chiffre est approximatif... Peut-on compter ceux qui feront partie des garnisons successives du Mont pendant plusieurs dizaines d'années ? Combien de chevaliers « bannerets » (chefs de vassaux)? Combien de « bacheliers » (chevaliers subalternes)? Combien d'« écuyers » (apprentis chevaliers)? Combien d'arbalétriers, d'archers, de « sergents », de simples « soudoyers »? En tout cas, jamais plus de deux cents personnes ensemble : les effectifs sont faibles au Moyen Âge, chez les assiégeants et chez les assiégés.

D'où le fait que ce « siège » durera trente ans ! Les Anglais n'auront jamais assez de combattants pour prendre le Mont Saint-Michel – bien que l'enjeu soit stratégique pour eux : la région devient une frontière chaude à partir de 1426, quand le duc de Bretagne, dangereux voisin, commence à mener une politique de bascule entre le roi de Bourges et le roi anglais.

En outre, les conditions d'assaut sont extraordinairement défavorables. Comment prendre une forteresse défendue par les marées ?

Le 17 juin 1434 a lieu l'attaque anglaise la plus sérieuse : elle est commandée par Thomas, sire de Scales<sup>100</sup>, l'un de ceux qui assiégeaient Orléans en 1429. Il s'est muni de bombardes d'une tonne, tirant des boulets de pierre à fendre les murs. Mais ces engins sont d'un maniement dangereux, qui exige lenteur et méticulosité : il faut nettoyer tout le tube après chaque coup, sinon il explose au nez des artilleurs. Donc il faut du temps. Or, ce jour-là, la mer sera pleine dès 14h55, avec une hauteur de dix mètres quarante-huit par rapport au zéro hydrographique de la baie<sup>101</sup> ; Scales a eu le temps de mettre ses deux bombardes en batterie sur leurs affûts de madriers, mais pas de faire une brèche

dans le rempart avant le grand friselis de la marée montante... La troupe doit se replier sur la terre ferme. Les bombardes attendront aussi, mais sous l'eau. On les a gainées de cuir pour empêcher la mer de les remplir de sable et de goémon.

Huit jours après, nouvel assaut. Cette fois la marée laisse le temps de canonner ; les boulets de cent trente kilos font une brèche, et les hommes de Scales prennent pied dans le village. Mais leur attaque se brise sur les fortifications hautes. Ils se retirent avant l'arrivée de la mer, trop tard pour traîner les bombardes jusqu'à la rive ! Les Montois n'auront plus qu'à les récupérer... Elles seront toujours là six cents ans plus tard, offertes à l'admiration des touristes dans la cour d'entrée du village.

La légende amplifiera ces faits d'armes. Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, on dira que l'assaut de 1434 fut livré par « vingt mille Anglais » (ils étaient moins de cinq mille), et que les « valeureux défenseurs du Mont » en firent un carnage sans perdre un seul homme, ce qui passe les bornes de la vraisemblance.

Mais la mythologie ne doit pas faire oublier le noyau vrai de toute cette histoire : les garnisons du Mont – aidées par les marins de Saint-Malo – tiennent tête aux Anglais pendant trente ans. Elles percent des blocus, harcèlent des bastilles, dispersent des bateaux, participent à des assauts contre Granville, à des chevauchées jusque dans le Maine. Le 15 avril 1450, à Formigny près de Bayeux, avec les deux mille cavaliers bretons du connétable de Richemont, les gens du Mont aideront à vaincre les Anglais dans l'avant-dernière grande bataille de la guerre de Cent Ans.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tout allait bien pour la religion [le parti protestant]. On tua un prisonnier de guerre pris depuis peu de temps, et après l'avoir rasé on le jeta. Sourdeval s'écria d'aise : « Allons, Montgomery, c'est à bon, regarde comme les moines volent. » Mais, entrant dans le doute, Montgomery fit monter un de ses plus fidèles soldats avec le mot du guet. Icelui étant en haut et ne voyant personne de leurs gens, se prit à crier à pleine tête : *Trahison, trahison*, de quoi les ennemis [les huguenots] prenant l'épouvante s'enfuirent au plus vite<sup>107</sup>.

Le lendemain, les quatre-vingt dix-huit cadavres seront redescendus, toujours par le chariot du treuil, et enfouis dans une fosse commune au pied de la Merveille : c'est dans le petit-bois du côté nord, que voient aujourd'hui les touristes en sortant de la visite.

En 1595, le Mont Saint-Michel est sous la poigne d'un cousin des Guise qui se rêve en souverain de la Bretagne : le duc de Mercœur. Ce ligueur mégalomane refuse toute idée de paix, ne reconnaît personne, se proclame « chef des catholiques malgré le pape et les évêques ». Pour une raison obscure, il destitue Bois-Suzé, et nomme à sa place La Chenaye-Vaulouet gouverneur du Mont. Ivre d'honneur blessé, Bois-Suzé voit rouge. Il renie la Ligue ! Il renie même le catholicisme ! Il court à Pontorson faire allégeance aux huguenots... et revient avec eux attaquer le Mont Saint-Michel, comme Jolivet l'avait fait avec les Anglais cent soixante-dix ans plus tôt. Le 7 septembre, les assaillants se font ouvrir la porte par un traître, envahissent le village et l'incendient. Mais ils n'arrivent pas à entrer dans l'abbaye... Bois-Suzé tentera plusieurs fois de reconquérir le Mont ; lassé de cette insistance, La Chenaye-Vaulouet enverra des sbires l'égorger à Pontorson.

Ce n'est que le début des haines pittoresques entre nobles de la

Ligue.

Un an après, la tragicomédie recommence. Mercœur a nommé gouverneur du Mont Saint-Michel un ligueur aussi forcené que lui : Julien de La Touche, sieur de Quérolland. C'était oublier quelqu'un d'infiniment plus important : Charles de Gondi, marquis de Belle-Île ! Chef ligueur de la Basse-Normandie – qu'il est en train de perdre, toutes les villes négociant leur ralliement à Henri IV –, ce garçon de 28 ans voulait le Mont ; il le voulait « à quelque prix que ce fût », pour avoir quelque chose de sérieux à négocier (lui aussi) avec le roi Henri.

On ne lui donne pas le Mont ? Il va vouloir le prendre de force.

Le 23 mai 1597, avec deux cents cavaliers, le marquis de Belle-Île galope jusqu'au Mont Saint-Michel ; Quérolland l'accueille à bras ouverts, en camarade de parti ; on loge tout le monde dans le village.

Le lendemain est la fête de l'Ascension. Vers neuf heures, le marquis se présente avec ses deux cents hommes à la porte du châtelet : il veut, dit-il, monter à l'abbatiale faire ses dévotions et présenter sa troupe. C'est le frère cadet de Quérolland, Henri de La Touche, qui est de garde à la porte. Il se méfie. Le marquis n'entrera qu'avec cinq hommes... Le gouverneur les accueille sur le Grand Degré, et la garde tire la salve d'honneur. Sitôt ces arquebuses déchargées, les six invités dégainent et se jettent sur leurs hôtes. Hurllements, coups de dagues et de rapières ; Henri de La Touche est tué, son frère et ses hommes se replient dans l'abbaye – et les six attaquants, criant « ville gagnée ! », dévalent les marches pour retourner à la salle des gardes, ouvrir la porte

aux cent quatre-vingt-quatorze autres restés dehors. Ils les font entrer. Mais Quérolland et les siens se sont regroupés et réarmés : ils surgissent eux aussi dans la salle, par une autre porte, et ouvrent le feu sur la cohue des arrivants ; d'un coup de pistolet, le valet du gouverneur abat le marquis de Belle-Île. Un Gondi tué par un valet ! C'est le monde à l'envers. Les assaillants perdent pied, redégringolent l'escalier abrupt qui descend à la barbacane, et s'enfuient vers le village et les grèves.

Ils laissent plusieurs cadavres derrière eux, dont ceux d'un La Vieuville, cousin d'un futur duc. Et celui de Charles de Gondi, marquis de Belle-île et père d'un autre duc... (Plus tard les Gondi vendront Belle-île au surintendant Fouquet.)

Le lendemain, Mercœur envoie une lettre de félicitations à Quérolland.

Celui-ci lui répond en jurant fidélité « jusqu'à la mort ».

La mort ? Ce sera vite fait. La veuve du marquis de Belle-île, Antoinette d'Orléans-Longueville, envoie un tueur. L'homme s'appelle Le Mocqueur, un nom du Maine ; il vient au Mont, se fait engager comme valet, et attend l'instant où il verra Quérolland sans ses gardes. Un jour de 1599, le gouverneur part sur les grèves raccompagner un ami ; Le Mocqueur s'arme d'un pistolet, monte à cheval lui aussi et va à la rencontre de Quérolland qui revient ; quand ils sont botte à botte, il lui tire une balle dans la nuque. Puis il s'enfuit vers le rivage. On le retrouvera à Paris en 1606, et on l'enverra à Coutances se faire rouer vif.

Quant à la marquise de Belle-île, sitôt accomplie sa vengeance,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ne le sait. Ni ici, ni à Stamboul ! L'ambassadeur du roi sur le Bosphore, monsieur de Ferriol, allègue qu'Avedik combattait « criminellement » les intérêts français. Est-ce exact ? Versailles en doute, parce que cet ambassadeur – brouillé avec tout le monde – est un terrible faiseur d'histoires. Il faudrait pouvoir interroger Avedik, qui grelotte dans sa chambre de la tour Perrine... Mais celui-ci ne connaît pas un mot de français ! Versailles enjoint au prier du Mont de trouver « un confesseur parlant les langues de l'Orient ». Cette compétence ne court pas les rues du Cotentin, répond le prier ; Versailles s'en déclare surpris.

Les mois passent, puis les années. Louis XIV s'irrite. Il somme à nouveau Ferriol de justifier l'enlèvement. L'ambassadeur n'y parvient pas. Des rumeurs inquiétantes arrivent maintenant de Chio ; l'origine de l'affaire pourrait n'avoir été qu'un règlement de comptes entre Arméniens, envenimé par trois jésuites et endossé maladroitement par le consul, donc par l'ambassadeur. Et cette embrouille dure depuis quatre ans ! Versailles risque un ridicule extrême. Que faire d'Avedik ? On l'extrait du Mont Saint-Michel et on le transfère à la Bastille, toujours au secret. Il obtient enfin plume et papier, rédige son autobiographie ; celle-ci pourra être traduite en français par l'interprète du roi. Louis XIV en prend connaissance... et annule sa lettre de cachet.

Voilà l'Arménien libre, seul sur le pavé de Paris.

Avedik aura le bon goût de ne pas faire de scandale, de se convertir au catholicisme et de mourir discrètement, dix mois plus tard, le 21 juillet 1711, dans une petite maison de la rue Férou. On l'inhume à deux pas de là, dans l'église Saint-Sulpice... Entre-temps, Louis XIV a révoqué l'ambassadeur à

Constantinople et en a nommé un autre, moins absurde. Le domestique Katchadour a été expédié à la Guadeloupe, d'où il ne reviendra pas. Quant à l'officier qui avait escorté Avedik de Marseille au Mont Saint-Michel en 1706, il attend toujours que le Trésor royal lui rembourse les frais du voyage.

Louis XIV ne comprend rien à la religion, mais l'annexe à sa politique. *un roi, une foi* : la diversité théologique devient un crime de lèse-majesté. Le roi a des sujets protestants ? Il les donne à la Prusse et à l'Angleterre, en révoquant l'édit de Nantes. Il a des sujets jansénistes ? Il les combat dès sa prise du pouvoir... Leurs débats sur la pensée de saint Augustin lui échappent, mais il voit que les jansénistes refusent la vie de cour ; il les soupçonne donc d'être « une secte républicaine ».

*Républicaine* est beaucoup dire, sachant que le parti janséniste est protégé par les plus insupportables des Grands : la protectrice attitrée de Port-Royal-des-Champs n'est autre que la duchesse de Longueville, l'ancienne égérie de la Fronde des princes contre Mazarin. Ironie de l'histoire ! Alors que le duc de Longueville – époux de la janséniste – est aussi « duc d'Estouteville » et « comte de Dunois », réconciliant en sa personne les titres des deux rivaux qui se disputaient le Mont Saint-Michel en 1430<sup>115</sup>, c'est précisément au Mont que des jansénistes finiront par être écroués.

Car cette bataille devient cruelle. En 1713, Louis XIV obtient du pape une bulle condamnant définitivement le jansénisme. Mais le Parlement de Paris commençait à hausser le ton ; il saute sur cette nouvelle occasion de braver Versailles, et refuse d'enregistrer la bulle<sup>116</sup>. Trente évêques et sept mille prêtres en appellent, contre la bulle, à un concile. (On les nommera « les

appelants »). Entre-temps le roi meurt ; que va faire le Régent ? L'orthodoxie n'est son souci en aucun domaine, mais ses goûts n'ont rien de janséniste et les sectaires l'agacent ; il prolonge donc la politique de Louis XIV à leur égard, et envoie les plus échauffés à l'ombre. Certains jansénistes sont relégués au Mont Saint-Michel

Le Mont voit alors défiler des pensionnaires intraitables.

L'abbé Tabourin, par exemple : un prêtre janséniste parisien, tellement en pointe qu'on appelle tout le réseau « la cabale des tabourins »... La Régence l'exile en 1721 : d'abord à Luçon, puis à Condom, puis au Mont Saint-Michel, où il vivra (selon la rumeur) « dans une grotte », se nourrissant d'orge bouillie, de pain et de pimprenelle, et distribuant de « bons livres » aux soixante-treize familles du village. « Il eût fini par faire du Mont Saint-Michel un repaire de jansénistes si une nouvelle lettre ne l'eût relégué dans le diocèse d'Auxerre<sup>117</sup>... » Mais si Tabourin recevait des colis de livres au Mont, la relégation n'était pas aussi efficace que l'imaginait le Régent.

Vers 1730, sous Louis XV, quatre autres « appelants » sont mis à refroidir au Mont Saint-Michel. Le plus virulent est un professeur mauriste, dom Jean Daret, qui a bombardé de lettres le roi et les parlementaires. Lui ne sera pas privé de plumes, d'encre ni de papier ! Pendant que le vent du large hulule autour de sa chambrette, Daret ne cesse de rédiger des placets, des mises en cause, des réquisitoires. Aux chefs de la congrégation mauriste (d'abord « appelants » puis revenus à la prudence) : « Vous avez trahi la congrégation ! Il vous aurait été avantageux d'avoir été exilés dès la sortie du chapitre ! » Au nouveau supérieur : « Vous avez été élu irrégulièrement ! » À l'ancien

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

légitimistes sont cent fois pires. »

Puis il écrit à l'administration pénitentiaire pour demander qu'on mette un grillage au parloir, afin d'éviter l'afflux de bouteilles.

Apprenant cela, les républicains et les légitimistes écrivent à leur tour à l'administration : si l'on pose un grillage, ils se mutineront et ce sera sanglant ! Des conciliabules ont lieu entre détenus blancs et prisonniers de droit commun ; qu'arrivera-t-il si ces derniers se mutinent aussi ? Le directeur s'inquiète, et demande une compagnie de grenadiers du 51<sup>e</sup> régiment d'infanterie pour renforcer la garnison. L'un des frères Bricville moleste un gardien ; convoqué par le directeur, il fait répondre qu'il est à table... Le gardien-chef revient lui dire que « si c'est ça », on le prive de promenade ; Bricville bondit alors chez le directeur, lui déclare qu'on ne traite pas ainsi les gentilshommes – et entreprend de l'étrangler, sous l'œil consterné du maire et de l'inspecteur des prisons royales.

Le 15 août, au dîner, le républicain Colombat exige une ration de vin supplémentaire ; le gardien la lui refuse ; « quoi ? », dit Colombat, qui lui prend son sabre et le brandit avec fureur ; on le désarme, et on l'envoie en cellule à côté de Bricville.

Et de nouveaux détenus ne cessent d'arriver dans l'abbaye, suivis de leurs parents ou de leurs maîtresses qui se logent dans le village... Pendant l'été les gendarmes amènent encore des légitimistes. Parmi eux, le bottier Poncelet du complot de la rue des Prouvaires : ancien de la révolution de Juillet passé au service d'Henri V, il est le symétrique inverse du révolutionnaire Jeanne, qui est, lui, un ancien du cabinet de la duchesse de

Berry. Les bizarreries politiques abondent au Mont Saint-Michel.

Le 29 septembre, la région entre en émoi, racontera un historien manchois<sup>123</sup> : « Vers sept heures, le canon d'alarme tonne par deux fois à Pontorson où retentit la générale ; le tambour bat à Beauvoir, Moidrey, communes de la baie normande, et aussi à l'ouest, dans celles de la côte bretonne. Le tocsin gagne de proche en proche. La gendarmerie monte à cheval et, suivie de mille personnes portant qui des fusils, qui des faux, qui des bâtons, se dirige vers le Mont. » Le rivage croit que les prisonniers se sont mutinés, qu'ils vont traverser les grèves et attaquer les fermes. C'est la grande peur des « brigands » qui affole les campagnes depuis toujours. Que se passe-t-il donc au Mont Saint-Michel ce soir-là ? Rien : juste une fête d'anniversaire... Pour célébrer les treize ans d'Henri V (né le 29 septembre 1820), les légitimistes ont illuminé ! Mettant à profit l'autorisation – arrachée l'avant-veille – d'avoir des stocks de chandelles dans les chambres, ils les ont toutes allumées aux fenêtres, qui vont ainsi flamboyer pendant deux heures, visibles à des kilomètres. D'où l'affolement sur la rive : « Le Mont est en feu ! »

La suite sera bouffonne : « La mer est haute. Les piétons ne peuvent entrer dans la ville. Seuls, les gendarmes traversent le flot avec de l'eau jusqu'aux quartiers de la selle<sup>124</sup>... » Ils mettent pied à terre et se lancent dans les escaliers avec leurs lourdes bottes ; quand ils arrivent au châtelet, hors d'haleine, et apprennent ce qu'il en est, ils explosent d'indignation. La maréchaussée n'a plus qu'à attendre le jusant, retraverser les grèves et avertir le capitaine d'Avranches. Le sous-préfet, quant à lui, est déjà au courant : il a assisté de loin au tumulte, parce que

ce soir-là il s'était transporté à Saint-James, non loin de Pontorson, où on lui avait signalé un « banquet Henri V » organisé par des séminaristes.

\*

Et les condamnés légitimistes continuent à affluer au Mont. Ils sont maintenant cinquante ; les rouges, qui ne sont plus que vingt, s'inquiètent de cette disproportion et accusent les blancs de faire cavalier seul. Le 20 janvier 1834, le légitimiste Raimbault traite de « grand con » le gardien Leprieur, qui le traite de « gamin »; le premier donne un coup de poing au second, qui riposte d'un coup de pied ; menacé du cachot, Raimbault se barricade dans sa chambre. Les cinquante légitimistes déclarent qu'ils le défendront à coups de bouteilles. Le directeur consulte Paris par le télégraphe optique installé au sommet du Mont... Nouveau ministre de l'Intérieur, le comte d'Argout (dont le nez considérable sera immortalisé par Daumier) ordonne : « Soyez ferme ! » Raimbault est enlevé de nuit et bouclé au mitard. Ses camarades répliquent en envoyant des articles fulminatoires à *La Quotidienne* et à *La gazette de France*, et en tuant solennellement – aux cris de « vive madame la duchesse de Berry » – un coq qu'ils ont baptisé Louis-Philippe ; d'où un rapport indigné d'un maréchal des logis de la garnison.

Arrive, le 14 mai, un nouveau convoi de prisonniers légitimistes, en l'honneur de qui l'on débouche force bouteilles : s'ensuivent trois jours d'ébriété.

Mais le 29 septembre 1834, les légitimistes échouent à donner à l'anniversaire d'Henri V la même ampleur que l'année

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

limes et des forets que leur a apportés madame Blanqui...

On supprime les visites de celle-ci. Mais c'est un peu tard.

Les semaines suivantes sombrent dans l'anarchie. Les prisonniers se rebellent les uns après les autres. Barbès est envoyé aux loges, où il restera cinquante-huit jours. Blanqui lui-même attaque les gardiens à coups de bûche. Les gardiens se plaignent : « Il est exigeant, méchant, bien peu digne des égards qu'on a pour lui. » Aux loges aussi, Blanqui ! Le directeur Bonnet est profondément découragé : sa femme fait des crises de nerfs, et ses gardiens menacent de partir « parce qu'ils ne supportent plus d'être malmenés par les détenus ». Il démissionne.

On le remplace par un monsieur Leblanc, chargé par le ministre de l'Intérieur de « ramener le calme au Mont Saint-Michel ». Une des consignes est d'autoriser de nouveau à Auguste Blanqui les visites familiales sans témoin : curieuse persévérance de la part du gouvernement.

Quand Leblanc arrive, il trouve punis dans les loges dix-sept détenus politiques sur vingt-neuf. Il les libère. Barbès crache le sang... Est-ce une laryngite tuberculeuse, cette « phtisie » qui est la hantise de l'époque ? On s'enflamme à Paris pour la libération du « fils de Carcassonne mourant sous les brouillards du nord ». Le médecin de la prison administre à Barbès des sangsues, des vomitifs, et du sulfate de quinine à tout hasard... Le patient n'en mourant pas, le gouvernement se penche sur son cas. Le 26 janvier 1843 en début d'après-midi, trois policiers parisiens se présentent au Mont, extraient poliment Barbès de sa chambre de la tour Perrine, et l'accompagnent jusqu'à la porte des grèves où

stationne une voiture cellulaire. Fouette cocher ! Après trois ans, six mois et neuf jours au Mont Saint-Michel, le baryton de la révolution – malade du larynx – part pour un climat ensoleillé : on l'attend à la prison de Nîmes.

Puis la gorge de Blanqui s'enflamme à son tour. La presse républicaine proclame que « comme Barbès, Blanqui fut mené à la phtisie laryngée par les geôliers du gouvernement »! C'est inexact, constatent un médecin venu d'Avranches et un autre de Pontorson : le malade souffre d'une laryngite banale « et d'une extraordinaire surexcitation nerveuse ». Comme Barbès, qui vivra encore vingt-sept ans, Blanqui n'est pas phtisique : il mènera encore trente-six ans sa vie de complots et de prisons, avant de mourir en 1881 d'une apoplexie.

Mais pour l'instant, au Mont Saint-Michel, il renchérit sur son mal. Ayant trop « renflé » l'air de la baie (un air « pointu comme les odes en losange de Victor Hugo »), il est forcément devenu phtisique : nul n'a le droit d'en douter. Un jour où le vent refoule dans sa chambre la fumée de la cheminée, il fait accourir le gardien en tapant dans la porte, et il exige qu'on la laisse ouverte ; le gardien hésite ; Blanqui hurle :

« Tas de canailles ! Ils ne m'ont pas fait assez souffrir, ils veulent encore m'étouffer ! »

Le directeur Leblanc fait son rapport au ministre : de tous les détenus, Blanqui seul est « insolent, exigeant, violent ; il n'est sensible ni aux égards ni aux faveurs qu'il sollicite. »

Blanqui aussi écrit au ministre, mais pour demander son hospitalisation.

Le préfet appuie cette demande : il explique que Blanqui n'est pas malade... mais que des « raisons politiques » conseillent son retour sur la terre ferme. Que veut-il dire ? On l'ignore, mais le ministre Duchâtel sera du même avis.

Le 19 mars 1844, une chaise de poste vient chercher Blanqui au Mont Saint-Michel pour l'amener à Pontorson, où il prendra une voiture cellulaire qui l'emmènera à l'hôpital de Tours. Les gardiens sont si joyeux de le voir partir qu'ils le laissent emporter des effets de l'administration : un caleçon, une cravate et un mouchoir de coton valant deux francs et soixante-quinze centimes – qu'il n'acceptera jamais de rembourser.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

flaques d'urine qui rongent les pierres grises. Le rempart contourne l'île et s'élève par paliers successifs. Quand on a dépassé l'échauguette qui fait angle entre les deux tours, un petit escalier droit se présente ; de marche en marche, en grim pant, s'abaissent graduellement les toits des maisons dont les cheminées délabrées fument à cent pieds sous vous. Vous voyez à la lucarne des greniers le linge suspendu sécher au bout d'une perche avec des haillons rouges recousus ; ou se cuire au soleil, entre le toit d'une maison et le rez-de-chaussée d'une autre, quelque petit jardin grand comme une table où les poireaux languissant de soif couchent leurs feuilles dans la terre grise ; mais l'autre face du rocher, celle qui regarde la pleine mer, est nue, déserte, si escarpée que les arbustes qui y ont poussé ont du mal à s'y tenir et, tout penchés sur l'abîme, semblent prêts à y tomber.

C'est là, sur la face nord du Mont, que Flaubert a le premier écho de la prison en entendant le bruit des ateliers de travail forcé :

Quand vous êtes ainsi à jouir d'autant d'étendue que s'en peuvent repaître des yeux humains, que vous regardez la mer, l'horizon des côtes développant son immense courbe bleuâtre, ou, dressée sur sa pente perpendiculaire, la muraille de la Merveille avec ses trente-six contreforts géants, et qu'un rire d'admiration vous crispe la bouche, tout à coup, vous entendez dans l'air claquer le bruit sec des métiers. On fait de la toile. La navette va, bat, heurte ses coups brusques ; tous s'y mettent, c'est un vacarme...

Ainsi mis dans l'ambiance, les deux visiteurs retournent sur la face sud, longent le pied de l'édifice désormais vide de prisonniers politiques (les derniers sont partis depuis deux ans) ; ils atteignent le châtelet et gravissent le sombre escalier : « C'est comme un souterrain qui descendrait vers vous », notera Flaubert. Ils entendent la rumeur du corps de garde : tambour, crosses de fusil, appel... Arrivés là-haut, ils montrent leurs passeports. Enfin ils pénètrent dans l'abbaye. Un gardien ouvre des portes, pousse des verrous, et les emmène « à travers un

labyrinthe de couloirs, de voûtes, d'escaliers »:

On s'y perd, une seule visite ne suffisant pas pour comprendre le plan compliqué de toutes ces constructions réunies où, forteresse, église, abbaye, prisons, cachots, tout se trouve, depuis le roman du XI<sup>e</sup> siècle jusqu'au gothique flamboyant du XVI<sup>e</sup>. [...] La casquette du garde-chiourme passe le long de ces murs où l'on voyait rêver jadis le crâne tonsuré des vieux bénédictins travailleurs, et le sabot du détenu bruit sur ces dalles que frôlaient les robes des moines soulevées par les grosses sandales de cuir qui se ployaient sous leurs pieds nus. [...] L'église au chœur gothique et une nef romane, les deux architectures étant là comme pour lutter de grandeur et d'élégance. [...] La nef séparée du chœur par un grand rideau de toile verte est garnie de tables et de bancs, car on l'a utilisée en réfectoire. Quand on dit la messe, on tire le rideau, et les condamnés assistent à l'office divin sans déranger leurs coudes de la place où ils mangent : cela est ingénieux.

Flaubert n'oublie pas qu'il a été romantique. Il ironise méchamment sur les architectes classiques du XVIII<sup>e</sup> siècle :

Pour agrandir de douze mètres la plate-forme qui se trouve au couchant de l'église, on a tout bonnement raccourci l'église ; mais comme il fallait une entrée quelconque, un architecte a imaginé de fermer la nef par une façade de style grec ; puis, éprouvant peut-être des remords ou voulant, ce qui est plus croyable, raffiner son œuvre, il y a rajouté après coup des colonnes à chapiteaux « assez bien imités du XI<sup>e</sup> siècle », dit la notice. Taisons-nous, courbons la tête. Chacun des arts a sa lèpre particulière, son ignominie mortelle qui lui ronge le visage. La peinture a le portrait de famille, la musique a la romance, la littérature a le critique et l'architecture a l'architecte.

Mais le sentiment qui le submerge, en fin de compte, c'est l'empathie envers les prisonniers qu'il voit défiler devant cette façade :

[Ils] marchaient sur la plate-forme, tous en rang, l'un derrière l'autre, les

bras croisés, ne parlant pas, dans ce bel ordre enfin que nous avons contemplé à Fontevraud. C'étaient les malades de l'infirmierie auxquels on faisait prendre l'air et qu'on distrair ainsi pour les guérir. L'un d'eux, relevant les pieds plus haut que les autres et se tenant les mains à la veste du compagnon qui était devant lui, suivait la file en trébuchant. Il était aveugle. Pauvre misérable ! Dieu l'empêche de voir et les hommes lui défendent de parler ! Il avait l'air doux cependant, et sa figure aux yeux fermés souriait sous les chauds rayons du soleil.

Et il conclut :

Après avoir donné la pièce à notre garde-chiourme, qui nous fit en signe de remerciement une grimace de chat-tigre, nous redescendîmes les escaliers, et cinq minutes après nous étions de retour dans l'intérieur du village où des femmes, assises devant leurs portes, faisaient des filets sur leurs genoux.

Ce n'est pas lui qui écrirait – comme Hugo : « Oh que la mer est vaste et que l'âme est profonde », et qui vibrerait dans le néant des sables, « seul éperdu au bord de l'infini »... À l'heure où il visite le Mont, Flaubert est en train de devenir Flaubert : le romancier qui ne se met pas en scène, le fondateur d'un genre nouveau. Il invente le réalisme, « l'effrayante exactitude de l'observation ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« banale » ne suffit pas, il faut une vision « plus complète » de la vie, une vision « plus saisissante » que la réalité. Il a frôlé au Mont Saint-Michel quelque chose qu'il n'a pas saisi – ou qui ne l'a pas saisi.

# Édouard Schuré, au bazar de l'occulte

Qui était Édouard Schuré (1841-1929) ? Un rentier occultiste. On lui a dédié un lycée dans sa ville alsacienne de Barr, et tout le monde connaît le titre de son best-seller : *Les grands initiés*, publié en 1889. Ce fut un livre à succès. Il était sous-titré *Esquisse de l'histoire secrète des religions : Rama, Krishna, Hermès, Moïse, Orphée, Pythagore, Platon, Jésus...* Mixture ambitieuse dont la recette est plagiée encore aujourd'hui.

Disciple déçu de Richard Wagner et de Rudolf Steiner<sup>151</sup>, auteur de vingt livres et de dix pièces de théâtre (dont *Les Enfants de Lucifer, La Druidesse, L'Ange et la Sphynge*), Schuré veut « réconcilier l'humain avec le monde spirituel ». En fait il confond tout, ce qui fait de lui le précurseur du courant qu'on appellera *New Age* à la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

En 1908, il a publié *Les grandes Légendes de France* : un recueil de contes à dormir debout, où il évoque longuement le Mont Saint-Michel. D'abord il déclare que le Mont est druidique. La preuve : les noms de deux rivières de la baie – la Sée et la Sélune – « ont quelque chose de délicieusement païen » évoquant les « druidesses », lesquelles étaient, selon Schuré, « capricieuses et violentes ».

Démonstration faite, il passe à la visite. Le voilà sur l'escalier de dentelle, au-dessus de l'église abbatiale :

On est suspendu dans l'air, on plane, au bord de l'abîme, sur l'immense océan. En temps d'orage, les tourelles, tourellettes et aiguilles gothiques de l'église, aperçues ainsi à vol d'oiseau, avec leurs animaux sculptés, chiens, dragons et guivres, ressemblent à une sombre forêt rongée par toutes ces bêtes fantastiques. Mais vienne une claire journée d'automne,

et qu'un brouillard s'étende au ras des flots, il isolera la cathédrale de sa base et la portera mollement dans les airs. Alors elle reluira en plein azur comme ces villes mystiques qui flottent entre terre et ciel, dans les peintures des primitifs.

Schuré paraît chercher à comprendre le Mont. Il lui trouve une clé : c'est le livre de l'Apocalypse, écrit au I<sup>er</sup> siècle de notre ère. Mais il tord cette clé, il en fausse le sens :

... L'ange Mikaël représente la force active de la sagesse spirituelle. Sa victoire dans l'humanité doit amener le triomphe de la « Femme revêtue de soleil », c'est-à-dire, dans le sens ésotérique des symboles, de l'Intuition divine...

Ce n'est pas ce que dit l'Apocalypse ! Michel n'est pas un « symbole », mais une créature de Dieu ; la Femme n'est pas une « Intuition », mais la figure de Marie mère du Christ...

Schuré ne s'encombre pas de ces détails. Il raconte à sa façon. Il invente. Les druides, affirme-t-il, avaient « consacré le Mont Saint-Michel au dieu solaire ». Ils y avaient un « sanctuaire des aïeux », qu'il donne à voir avec un luxe de détails :

Là, dans le demi-jour de la crypte, reluisaient des faisceaux de javelots, des piles de casques, dépouilles de vaincus, trophées de victoires gauloises, des lingots d'or, des bracelets de guerriers. Dans le fond, on voyait, rangés en demi-cercle, les étendards de diverses tribus celtiques, aux ailes bariolées, veillant comme des génies attentifs sur le trésor. Un collège de neuf prêtresses appelées « Sènes » habitait ce sanctuaire défendu par la forêt sacrée et le sauvage océan. Sur ces rochers et aux alentours, les druidesses célébraient leurs rites, leurs mystères, leurs sacrifices. Les marins qui affrontaient la mer venaient les consulter dans cette caverne. C'est là qu'elles rendaient leurs oracles, qu'elles vendaient à prix d'or ces flèches magiques en bois de frêne, à pointe de cuivre, barbelées de plumes de faucon, qui étaient censées détourner les orages, et que les Gaulois lançaient dans la nue quand grondait la foudre. Les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Michel, comme ils expliquent le dieu-singe Hanouman aux visiteurs du Rajasthan, mais cette idée n'est pas encore venue à leurs services commerciaux. À moins qu'ils ne jugent l'archange moins glamour que Hanouman.

Pourtant quelle zone de chalandise que le Mont, y compris son abbaye ! Si les deux tiers des trois millions de visiteurs ne montent pas plus haut que le village, font le tour des remparts, achètent des souvenirs et s'en vont, il en reste un tiers – soit un million de gens – qui font l'effort de grimper voir la Merveille.

Parmi cette foule mondiale, un véritable tropisme collectif porte les Japonais vers le Mont Saint-Michel : depuis une quinzaine d'années ils viennent en masse, été comme hiver. Le Mont est si populaire au Japon qu'il est jumelé à Miyajima, l'île sacrée, où les marées baignent le grand portique écarlate du célèbre sanctuaire shinto fondé en l'an 593. Chaque 5 mai, la fête japonaise des enfants et des bannières-carpes, *Koi Nobori*, est célébrée simultanément au Mont et à Miyajima.

Contrairement aux touristes français, tous les touristes japonais font l'ascension des escaliers jusqu'à l'abbaye, qu'ils visitent avec un respect minutieux. Certains vivent là des expériences singulières.

Ainsi le voyage robotique de Seiji Uchida. Cet ancien athlète japonais était paralysé depuis vingt-sept ans. Une équipe de chercheurs de l'université de Tsukuba, conduite par l'éminent *sensei* Yoshiyuki Sankai, l'a équipé d'un « exosquelette » : c'est un système électro-mécanique léger, qui entoure le dos et double les jambes et les bras ; des capteurs reçoivent les signaux cérébraux ; à l'aide de micro-moteurs alimentés par une batterie,

les quatre membres-robots exécutent ces ordres mieux que des membres humains. Seiji Uchida peut désormais soulever 70 kg d'un seul bras. Il peut surtout marcher. Et monter des escaliers. Dans ces conditions, que croit-on qu'il ait désiré ?

« Monter par moi-même jusqu'à l'abbaye du Mont Saint-Michel. »

Pourquoi la lointaine abbaye normande, plutôt que le mont Fuji ?

« Parce qu'elle me fascine », a répondu Uchida.

# Surnaturelle aventure d'une Japonaise au Mont

En 2005, Yuki<sup>158</sup> vit avec son mari Takeshi dans la banlieue de Tokyo. Ils ont une quarantaine d'années. Leurs deux familles sont bouddhistes de tradition. Un soir, Yuki voit le Mont Saint-Michel à la télévision, chose courante. Le reportage montre, chose plus rare, des moniales en prière dans l'église de l'abbaye :

« J'ai vu cette sérénité, et j'ai voulu y aller », me raconte-t-elle.

Au début du mois de mai, Yuki et Takeshi prennent l'avion, franchissent onze mille kilomètres et débarquent au Mont avec un car de touristes. Nippons parmi cinquante Nippons, ils entrent dans l'abbatiale vers onze heures quarante, au moment où les moines préparent l'autel pour la messe. Yuki et Takeshi laissent leur groupe de visite s'éloigner vers le cloître. Ils s'assoient sur un banc, dans le chœur, avec la trentaine de personnes venues assister à la cérémonie. La messe commence, simple et hiératique comme toutes les liturgies des Fraternités de Jérusalem<sup>159</sup>.

Yuki et son mari ne connaissent pas plus le christianisme qu'ils ne comprennent le français.

Ce qui va arriver surmontera donc une barrière culturelle : traversant l'obstacle du langage sans passer par les filtres du raisonnement, l'esprit du lieu touche la Japonaise.

« À cet instant je fonds en larmes. Un bouleversement intérieur apparaît en moi et ne me lâchera plus. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Par exemple ce Parisien, patron d'un cabinet de *channelling*, la forme moderne du spiritisme pour faire parler les morts... Le *channelling* prétend mettre en contact avec une « quatrième dimension », une « échelle vibratoire de conscience », une « puissance » à capter ; il vous vend des « lois cosmiques » à consommer pour obtenir l'harmonie, la prospérité et une meilleure réincarnation. Ces entreprises-là ne connaissent pas la crise. Mais le médium venu faire retraite au Mont va, lui, la connaître !

Charles-Marie raconte :

« Il venait pour la Semaine sainte<sup>160</sup>. Le mercredi, nous discutons : il m'expose sa vision du monde, il parle de pouvoirs et de réalisation de soi. Très à l'aise, sûr de lui. Maître des choses... Les premiers offices le laissent imperturbable. Mais le soir du Jeudi saint, il est frappé par la liturgie du lavement des pieds<sup>161</sup> : l'humilité, la pauvreté. Le contraire de son système. Et par cette fêlure tout ce système éclate, c'est un basculement complet ! En arrivant au Mont il était nécromancien ; en repartant il est chrétien. Il rentre à Paris et change de métier. »

Les moines du Mont Saint-Michel voient aussi d'autres virages, plus lents, plus saignants. Les gens qui viennent en retraite ici le font souvent pour des motifs invivables : sous le coup d'un échec ou d'un drame, ils sont prêts à changer d'existence parce que la situation les y force. Ils sont « comme en fuite », « en quête d'un refuge », constatent les moines.

Pourquoi viennent-ils au Mont, et non ailleurs ? À cause d'une image : l'archange vainqueur du dragon. Elle parle aux blessés plus qu'aux guerriers, aux errants plus qu'aux installés.

« Défendez-nous dans le combat que nous livrons contre les puissances des ténèbres », dit la vieille prière à l'archange... Les ténèbres sont les sous-sols de l'inconscient. Comment dompter les pulsions qui rôdent dans ces caves ? On le doit, pour ne pas se disloquer : « Il faut rassembler les fragments de notre existence, de telle manière que, quand nous disons "je", il y ait réellement quelqu'un », disait un moine du XX<sup>e</sup> siècle. C'est sans doute ce que pensait La Varende quand il parlait d'« humaniser » l'exemple de saint Michel. « Dieu divinise ce que l'homme humanise », disent les théologiens. À Byzance au IV<sup>e</sup> siècle, ils ajoutaient : « Michel montre Dieu du doigt. »

C'est l'avis de sœur Annaël, prieure des moniales du Mont :

« Ici les gens trouvent autre chose que ce à quoi ils s'attendaient. Après, ils s'en vont. Avec leur impression... Nous ne faisons pas de prosélytisme : nous répondons juste aux questions. Mais saint Michel est l'archange de l'Au-delà : le prier exprime l'angoisse d'aujourd'hui face à la mort. Une femme de trente ans, dont le mari s'était pendu dans son bureau deux mois plus tôt, me disait : "J'ai senti qu'il fallait que je vienne au Mont..." »

Les moniales sont couramment abordées dans la rue du village, raconte sœur Nathanaëlle, cadre supérieur devenue religieuse à trente ans :

« Des gens qui n'ont pas la force de monter jusqu'à l'abbaye nous voient, nous arrêtent, nous demandent de prier pour eux. Un motard en larmes me dit : "Je voudrais faire une prière pour ma grand-mère, mais je ne sais pas, est-ce que vous voulez le faire pour moi ?" Je l'emmène dans la chapelle de la Vierge, on

récite un *Je vous salue Marie*, ça lui revient par bouts... C'est notre vocation ici : prier pour ceux qui ne le font jamais. Et pour ceux pour qui on ne prie jamais. Nous sommes les relais de leur inquiétude. L'inquiétude n'est pas l'anxiété. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

(A. Ledoux, 1834)

*Histoire du Mont Saint-Michel comme prison d'État*,  
Fulgence Girard (Paul Permain, 1849)

*Histoire du Mont Saint-Michel depuis les temps les plus  
reculés jusqu'à nos jours*, abbé Desroches (Mancel, 1838)

*L'Avranchin pendant la guerre de Cent Ans*, Charles Le  
Breton (Le Gost-Clérisse, 1879)

*La Belle Époque au Mont Saint-Michel*, Henry Decaëns  
(Ouest-France, 1985)

*La résistance à l'occupation anglaise en Basse-Normandie,  
1418-1450*, Roger Jouet (Annales de Normandie, 1969)

*Le livre des curieuses recherches du Mont Saint-Michel*, dom  
Thomas Le Roy, 1647, nouvelle édition enrichie par Henry  
Decaëns (Société des antiquaires de Normandie, 2008)

*Le Mont Saint-Michel*, Théophile Gautier, édité et préfacé par  
Christian Chelebourg (La Chasse au Snark, 2003)

*Le Mont Saint-Michel*, Jean de La Varende (rééd. Calmann-  
Lévy 1947)

*Le Mont Saint-Michel au péril de la mer, son histoire et ses  
merveilles*, Louis Bosseboeuf (Imprimerie tourangelle, 1910)

*Le Mont Saint-Michel* (Revue de l'Avranchin et du pays de  
Granville, 1989)

*Le Mont Saint-Michel, prison politique sous la monarchie de Juillet*, Édouard L'Hommedé (Boivin, 1932)

*Le Mont Saint-Michel et ses publics*, Frédéric Lemarchand, Stéphane Valognes, Florence Peigne, Mission du patrimoine ethnologique (université de Caen, MRSH, 2002)

*Le Mont Saint-Michel, histoire d'une montagne sacrée*, Henry Decaëns (Ouest-France, 2010)

*Le Mont Saint-Michel, histoire de l'abbaye et de la ville*, Paul Gout (Armand Colin, 1910)

*Le Roman du Mont Saint-Michel*, Guillaume de Saint-Pair, XII<sup>e</sup> siècle (éd. et trad. Catherine Bougy, Presses universitaires de Caen/Scriptorial d'Avranches, 2009)

*Les Amis du Mont Saint-Michel*, bulletin d'études édité par l'association (président Henry Decaëns)

*Les Défenseurs du Mont Saint-Michel, 1417-1450*, Oscar de Poli (Conseil héraldique de France, 1895)

*Millénaire monastique du Mont Saint-Michel*, 5 tomes : 1. Histoire et vie monastique/ 2. Vie montoise et rayonnement intellectuel/ 3. Culte de saint Michel et pèlerinages au Mont/ 4. Sources/ 5. Études archéologiques (Lethielleux, 1967-1993)

*Promenades au Mont Saint-Michel*, Henry Decaëns (Zodiaque, 2002)

*Pèlerins languedociens au Mont Saint-Michel à la fin du*

*Moyen Âge*, Vital Chomel (revue *Annales du Midi*, 1958)

*Pencontres historiques d'Ardevon, actes 2002-2004-2006*  
(Les Chemins de Saint-Michel)

*Science antique, science médiévale – autour du manuscrit Avranches 235*, colloque du Mont Saint-Michel, actes édités par Louis Callebat et Olivier Desbordes (Olms, 2000)

*Sites religieux et tourisme*, dir. Mylène Leenhardt-Salvan (Cahiers Espace, 2007).

*Sous le pied de l'Archange*, Roger Vercel, Albin Michel, rééd. 1997.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

101. Données de 1424, calculées pour nous par la Direction départementale de l'équipement de la Manche.
102. Alain Chartier, *Le Quadrilogue invectif*, 1422. Dans ce texte, la France (personnifiée pour la première fois) supplie ses trois enfants, « Peuple », « Chevalier » et « Clergé », de se réveiller et s'unir. Normand de Bayeux, poète, diplomate, Chartier est secrétaire de Charles VII.
103. Assassiné en 1407 sur l'ordre du duc de Bourgogne. (L'ordre du Porc-Épic sera supprimé en 1500.)
104. Johan Huizinga.
105. Voir chapitre « Le roman des moines ».
106. Voir au chapitre « Le roman des pèlerins ».
107. Don Thomas Le Roy, *op. cit.*
108. *Recherches historiques sur le siège du Mont Saint-Michel par les Anglais*, réédition en 1886, tirée à cent exemplaires numérotés « réservés pour des distributions particulières ».
109. Molester les évêques et les papes était une propension chez les Nogaret. (1303, attentat d'Anagni)
110. Soldats de temps de paix.
111. Voir au chapitre « Le roman des moines ».
112. Et future maîtresse de Mirabeau.
113. Cellule disciplinaire.
114. La littérature de cette époque raffole de souterrains, mais Mme de Genlis se trompe : on lui fait traverser des édifices construits au-dessus du sommet du rocher.
115. Voir au chapitre « Le roman des chevaliers ».
116. La littérature de cette époque raffole de souterrains, mais Mme de Genlis

se trompe : on lui fait traverser des édifices construits au-dessus du sommet du rocher.

117. André Hallays, *Le Pèlerinage de Port-Royal*, 1909.

118. Les détails horrifiants (Dubourg prisonnier pendant trente ans et rongé par les rats) ne sont pas plus historiques que sa touchante correspondance avec ses enfants : il n'avait pas de famille.

119. Peuple restreint : les femmes et un tiers des citoyens mâles sont exclus du droit de vote.

120. C'est l'avocat et homme de lettres Fulgence Girard, né à Granville en 1807, mort en 1873 dans sa propriété manchoise de la Broïse en Bacilly. Il était secrétaire de la Société d'archéologie d'Avranches, Mortain et Granville.

121. Dans ce qui sera au XXI<sup>e</sup> siècle les locaux de l'administration.

122. Il avait composé aussi un hymne pour Thermidor et un autre pour Brumaire.

123. Edmond L'Hommedé.

124. *id.*

125. Il passera trente ans de sa vie en prison. Arrestations : 1831, 1832, 1836, 1839, etc.

126. Témoignage de Raisan devant le jury des clubs en 1848, après la découverte de la délation de Blanqui en 1839.

127. Victor Hugo, *Choses vues*, 1846.

128. Fulgence Girard, *Histoire du Mont Saint-Michel comme prison d'État*, 1849.

129. Archives départementales de la Manche, Saint-Lô.

130. Bicornes à ganse.

131. Victor Hugo, *Napoléon le Petit*, 1852.

132. Voir au chapitre « Terre et Mer ».
133. Charles Ribeyrolles, *Les bagnes d'Afrique*, 1853.
134. Au chapitre « Le roman des chevaliers », on a vu un Lamoricière ligueur affronter les huguenots au Mont.
135. Théophile Gautier, *Histoire du romantisme*.
136. Le roman est paru en 1831. Louise Bertin est la fille du directeur du *Journal des Débats*, dont Ingres a fait le portrait en 1832 (*Monsieur Bertin*). L'opéra (*La Esmeralda*) sera adapté au piano par Liszt.
137. Appelé « salle des chevaliers » par erreur au XIX<sup>e</sup> siècle.
138. Pour la liaison Paris-Saint-Malo : le télégraphe avait été installé en 1796 sur la plate-forme du clocher de l'abbatiale. (L'existence antérieure d'une « statue dorée » est évoquée par l'historien Jacques de Thou au XVI<sup>e</sup> siècle).
139. Livre II.
140. Victor Hugo, « Les Mages », in *Les Contemplations*, 1856.
141. Voir au chapitre « Le roman des chevaliers ».
142. Voir au chapitre « Le roman des chevaliers ».
143. Plus exactement dans le roman *Maid Marian* (1818) de Thomas Love Peacock, inventeur de la légende.
144. Voir au chapitre « Terre et Mer ».
145. François de Plunkett.
146. Terme médiéval mal employé ici. Gautier veut dire : les édifices de l'abbaye.
147. Roman gothique de 1795, voir au chapitre « Le roman des prisonniers ».
148. Dans *Le Puits et le pendule* (Edgar Poe, *Histoires extraordinaires*).

149. Voir au chapitre « Le roman de l'archange ».
150. Lettre d'avril 1868.
151. 1861-1925 : occultiste autrichien fondateur de « l'anthroposophie », de la revue *Lucifer* et de loges ésotériques.
152. Voir au chapitre « Le roman de l'archange ».
153. Voir au chapitre « Le roman des chevaliers ».
154. *Pays d'Ouche*, Rouen, Maugard, 1934.
155. *Le Mont Saint-Michel*.
156. *Guide vert Bretagne*, Michelin, p. 134.
157. id., p. 264, 2000.
158. Le prénom est authentique, mais nous ne donnons pas son nom complet.
159. Voir au chapitre « Le roman des moines ».
160. Dans la liturgie chrétienne : les quatre jours de la Passion et de la Résurrection du Christ, du Jeudi saint au dimanche de Pâques.
161. Rite d'humilité qui fait écho à l'Évangile selon saint Jean, 13,1-15.
162. Âge de la première « tombe » connue : celle du néandertalien découvert à la Chapelle-aux-Saints (Corrèze).
163. Le Christ présent sous l'apparence du pain et du vin.
164. In *Millénaire monastique du Mont Saint-Michel*, t. II, pages 289-312, Coloman Viola.
165. Synonyme d'« aristotélien ».
166. Bulletin des *Amis du Mont Saint-Michel*, 2008.